This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07582658 0

MÜLLER
BUCHBINDER
SALZBURG

US

1. Nam (Catherine) - Fiction

CIA D

I/E 25.

v. 1
NKV

Gotti

[redacted]

1. Nam (Cathema) - Fiction

CIA D

[redacted]

I/E 25.

v. 1
NK

CATHERINE Ière,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.

Ouvrages de M^me^ GOTTIS *qu'on peut se procurer chez le même libraire.*

Marie de Valmont.	1 vol.
François I^er^.	2
Loys, prince des Francs.	4
Ermance de Beaufremont.	2
La jeune Fille, *ou* Malheur et vertu. . .	2

De l'imprimerie de COSSON, successeur de M. BOSSANGE, rue Garancière, N°. 5.

CATHERINE Ière,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES,

SECONDE FEMME

DE PIERRE-LE-GRAND;

PAR Mme. A. GOTTIS.

AVEC PORTRAITS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, libraire,
rue Hautefeuille, n° 23.

1819.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
543855B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1950 L

CATHERINE Ière,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.

CHAPITRE PREMIER.

PIERRE-LE-GRAND, par la force de son âme et de son caractère, avait enfin lassé les rigueurs de la fortune : neuf années de revers allaient être oubliées, les Suédois étaient vaincus! L'impétueux et imprévoyant Charles XII, fuyant les armes d'un ennemi dédaigné jusqu'alors, se trouvait trop heureux de cacher sa défaite et sa honte sur des

dans le sein de l'empereur, et désormais il ne vit plus en son épouse qu'un objet détesté. Trop imprudente, ce fut elle-même qui contribua à la perte de son attachement; alors elle dût s'attendre à celle du trône et de la puissance.

Par sa constance à suivre les plans qu'il avait conçus, le Czar forma un peuple des nations barbares qu'il commandait. Lui seul assura le pouvoir de ses successeurs; lui seul montra à l'Europe surprise qu'un vaste génie surmonte tout. Les arts, les sciences ornèrent les palais de sa nouvelle capitale; les savans furent appelés de toutes parts, et Pierre eut la gloire immortelle de créer, en un seul règne, ce que la plupart des souverains de l'Europe n'avaient accompli que dans une longue suite de siècles.

L'unique héritier de l'empire, Alexis, élevé par sa mère dans les préjugés de la nation, entouré de prêtres, de moines

grecs, voyait d'un œil mécontent les changemens que le Czar introduisait dans ses états. Dissimulant avec peine l'antipathie qu'il ressentait pour l'auteur de ses jours, et son vif désir de ramener les anciens usages, il amassa sur sa tête coupable l'indignation de son souverain et la malédiction de son père.

Isolé au milieu des siens, Pierre chercha à se distraire de ses profonds chagrins; les plaisirs de la table, les jeux sanglans, les débauches de toute espèce et les divertissemens grossiers, encore usités parmi les Russes, remplacèrent les sentimens que sa famille était en droit d'attendre de lui, mais que de mauvais procédés, des plaintes toujours injustes et toujours renaissantes avaient étouffés dans l'âme du législateur et du monarque.

Eudoxie languissait dans un monastère depuis plusieurs années, toujours se flattant

que les innovations amenées par son époux susciteraient quelque révolte qui le priverait du trône et de la vie ; elle espérait alors, malgré sa répudiation, partager avec son fils la puissance suprême. Vain espoir! la punition des Strélitz, leurs supplices, leurs longues souffrances, leur exil... ces exemples récens devaient la convaincre que l'empereur n'était pas facile à intimider, et qu'il ne céderait par aisément une victoire achetée par des ruisseaux de sang; même depuis, la déroute complète des Suédois, l'accomplissement de tous les desseins du Czar, durent la faire renoncer à ses projets odieux et mal conçus.

Ce qui, dans tout autre souverain, eût été cause de la ruine, la violence, l'emportement du caractère servirent au contraire au monarque russe à consolider son pouvoir. Il dompta ses sujets par la fermeté et l'étendue de son génie. Superstitieux, étonnés,

tremblans, désormais ils ne virent plus dans leur Czar que le dispensateur des volontés du Tout-Puissant.

Les cruautés que sa fureur indomptée lui faisait commettre arrachaient quelquefois un regret à cette âme dure, violente, mais pourtant magnanime. *Ah!* disait-il, *je réforme ma nation et ne puis me réformer moi-même!* Noble aveu dans la bouche d'un monarque et d'un prince! Entouré de flatteurs, de courtisans, qui baissaient dans la poussière leur front sans énergie, Pierre n'avait pas encore trouvé une âme assez forte, assez grande, qui osât affronter les premiers mouvemens de sa colère : il la souhaitait avec ardeur, il en sentait le besoin; mais le destin ne lui avait pas encore été assez favorable pour offrir à ses regards cet être généreux qui, faisant abnégation de lui-même, n'envisageât dans ses sacrifices que la gloire et la renommée de ce grand homme.

Une fois le monarque russe avait été frappé de cette idée chérie : une fois seulement son cœur avait été ému par la présence d'une jeune fille; mais cet objet avait disparu comme une image fugitive; et, malgré de promptes recherches, on n'avait pu découvrir ce quelle était devenue. Pierre alors l'avait facilement oubliée; cependant, lorsqu'une jeune beauté s'offrait à lui, il cherchait dans sa physionomie, dans ses traits, dans ses regards, même dans le son de sa voix, s'il ne trouverait point quelque rapport avec celle qui avait pu l'étonner un instant.

Lors de la dernière révolte des Strélitz, à cette époque affreuse où les ordres les plus cruels furent donnés et suivis contre ces malheureux, prompt comme la foudre, Pierre arriva dans Moskou au moment où on était loin de l'attendre, Les échafauds furent dressés, les tortures, les supplices

commencèrent. Le Czar lui-même, ordonnateur, exécuteur de tant de cruautés, trancha de sa royale main la tête de plusieurs de ses rebelles sujets.

Le sixième jour de ces horribles proscriptions, Pierre, fatigué peut-être de tant de scènes d'horreurs, se promenait déguisé sur la place de Moskou. Pensif, ses regards se portaient sur ces échafauds, sur ces corps mutilés, sur ces hommes courageux que l'aspect de la mort n'intimidait pas. Cette foule qui environnait ce spectable hideux muette, silencieuse et glacée de crainte n'osait faire éclater les élans de son indignation. A contempler ces figures pâles, dont les yeux secs ne laissaient échapper aucune larme, le Czar dut penser que son peuple approuvait sa justice et sa sévérité.

Un seul être sensible, parmi cette multitude, osait braver la tyrannie : Appuyé sur une des colonnes qui ornaient l'un des

palais situés sur cette place, les larmes inondaient sa belle et noble figure. Surpris de son immobilité apparente, de son vêtement étranger, le Czar s'en approcha; alors son oreille fut frappée par ces paroles prononcées en suédois : — Infortunés, deviez-vous payer si cher votre attachement à vos mœurs, à vos usages? Le Czar, furieux d'entendre blâmer une action qu'il croit juste, légitime, s'avance fièrement, et saisissant avec violence le bras de celle qui venait de le blesser si vivement, lui dit avec véhémence : — Femme, est-ce là ta place? Le voile épais et grossier qui couvrait la tête de l'étrangère se dérange : Pierre reste interdit à l'aspect de cette figure majestueuse et douce en même temps; la parole expire sur ses lèvres, il la considère, et déjà le Czar ne sent plus de courroux. — Russe, répond une voix noble et flexible, Russe, ne troublez point par de vaines pa-

roles les derniers momens des malheureux; respectez-les. — Respecter des traîtres à leur souverain? — Ils meurent, ils ne sont plus coupables. — Qui es-tu pour oser blâmer un monarque? — Rien aux yeux des hommes, encore moins aux yeux de l'éter-ternel. — Pierre a dû les punir : ces rebelles attaquèrent sa puissance. — Pierre regrettera peut-être un jour tant de victimes immolées à sa colère. — S'il t'entendait, jeune fille, ne tremblerais-tu pas des suites de ta témérité, de ton audace? —Peut-il vouloir asservir la pensée? — Il est le maître ici, il commande; et il ne doit pas souffrir des murmures qui l'offensent. — Russe, si le Czar ne peut entendre la vérité, qu'il descende du trône. S'il la dédaigne toujours, sa gloire sera peut-être flétrie par ses cruautés. — Jeune fille!.. mais tu es étrangère, on doit t'excuser. L'inconnue rejeta son voile sur sa figure, et fit un

mouvement pour s'éloigner. L'empereur, que ses discours avaient surpris, se retourne pour ordonner à un de ses officiers de suivre la jeune Suédoise; mais vainement il indique son vêtement, sa taille, il la cherche des yeux, la foule l'a dérobée à ses poursuites.

CHAPITRE II.

L'ÉTRANGÈRE s'était hâtée de quitter la place qu'elle occupait; le regard de Pierre l'avait épouvantée. Timide, elle trembla de compromettre la sûreté du respectable ministre qui lui tenait lieu de père et de famille : croyant que sa franchise avait indisposé un homme puissant, elle fut effrayée des suites que cette conversation pourrait avoir s'il rendait compte au souverain des regrets qu'elle avait laissés échapper.

Lorsqu'elle retourna vers son protecteur, il parut frappé de la pâleur et

de l'effroi répandus sur sa figure. — Mon enfant, dit-il, qu'avez-vous ? d'où peut venir l'altération de vos traits ? dites, pourquoi m'avez-vous quitté ? — Je viens, mon respectable guide, je viens de voir ces malheureux. — O ma fille, à votre âge, pouvez-vous contempler de telles horreurs ? Vous deviez frémir... — Oui, Vous devez me blâmer, mon père... ; mais si vous aviez vu leur courage au milieu des tourmens... O mon digne ami, je viens d'apprendre à souffrir, à mourir même avec résignation et sans murmure ! — Toujours enthousiaste ! chère Catherine, chasse de ta jeune âme ces idées de fausse grandeur, ploie ton caractère à ta situation; à quoi te servent ta raison, ton esprit, si tu te repais sans cesse de chimériques illusions ? Mais enfin, que pouvais-tu pour ces infortunés ? pourquoi navrer ton cœur par la vue de leurs souffrances?

— Mon père, entraînée par un sentiment inconnu, mes pas m'ont conduite vers cette place funeste. Ensevelie dans les plus sombres pensées, je songeais à ce moment qui sépare la vie de la mort : je me disais, en voyant tomber ces têtes sous la main des bourreaux : ils connaissent en ce moment l'étendue de ce mot, *Eternité !* Ils savent quelle punition ou quelle récompense ils ont méritée. Mais Dieu ne les punira pas ces infortunés... ; ils ont tant souffert... et mes pleurs coulaient. Je regardais sans voir... Un Russe... ô mon bienfaiteur..., quel regard ! que de fierté, de noblesse, de courroux... ! Mon cœur s'est serré, s'est ému... Cependant j'ai osé blâmer la cruauté de Pierre ; je l'ai dit avec sincérité, courage... — Tu as blâmé la conduite du Czar, jeune imprudente ? — Oui, mon père. — Et je t'ai revue, et je te presse dans mes bras, chère

Catherine ! — Devais-je désavouer les pleurs qui coulaient sur mon visage ? Oh non : jamais, jamais je n'aurai cette bassesse. Si vous aviez vu le front de ce Russe... Que de colère et de grandeur en même temps... — Que t'importe ce Russe ? Nous allons quitter ces rives sanglantes, tes yeux ne les reverront plus. — Quoi, déjà nous partons... — Aujourd'hui ; vers le soir peut-être. — Aujourd'hui ? — Oui, ma fille. Catherine ne répondit pas, elle baissa seulement son doux regard vers la terre, une vive rougeur colora ses joues ; mais son émotion fut aussi rapide que l'éclair qui sillonne la nue. L'œil en est frappé, il en cherche la trace ; tout a disparu.

Aussitôt Catherine s'occupa des préparatifs du voyage. Emue, silencieuse, elle semblait ne les faire qu'à regret. Le vénérable Gluck s'aperçut aisément du changement de son humeur, ordinairement si

franche, si douce. — Mon enfant, reprit-il après quelques minutes d'observation, penserais-tu que j'aie négligé quelques démarches pour retrouver ton frère? — Oh non, mon bienfaiteur, oh non! je vous rends grâces de l'intérêt que vous prenez à ce jeune infortuné! — Eh bien, pourquoi cette tristesse? tu le sais, à peine avais-je reçu quelques lumières sur son sort que nous nous rendîmes à Moskou. On assurait qu'un Strélitz s'était chargé de son enfance : nous arrivons; quel spectacle! des échafauds! des morts...! On demande des Strélitz, ils ont vécu! ô barbarie! leur crime est expié! Espérons; peut-être Ulric aura-t-il été plus heureux. — Brave et bon Ulric, répondit Catherine. — Il t'aime, ma fille, et qu'il se trouverait heureux si tu voulais lui accorder ta main; mais, toujours indifférente au plus tendre sentiment, hélas! tu n'as pas encore promis... Tu n'as

rien à me reprocher, je n'emploie que mes prières pour obtenir son bonheur. — Eh ; voilà ce qui me chagrine... — Je te le répète encore, tu comblerais mes vœux les plus chers. Qu'il me serait doux de te voir entrer dans ma famille ! — J'ai tort, mon digne ami, j'ai tort. Ah ! je vous l'ai dit, je n'ai pas d'amour pour Ulric ; se contentera-t-il de la plus sincère amitié ? — L'amour cependant, chère fille, l'amour demande à être payé par l'amour... — Je n'en ai pas pour lui, je l'aime comme j'aimerais un frère. — Tu es si jeune, Catherine ; ton cœur ne sera pas toujours insensible ; peut-être un jour son profond attachement t'attendrira. — Dieu le veuille ! croyez-le, mon père, j'y ferai tous mes efforts... ; cependant je crains, je tremble de ne pouvoir triompher de moi-même... — Pourquoi cette crainte ? — Mon bienfaiteur, je rougis de ce qui se passe dans mon

âme... Je rougis d'ajouter foi à des erreurs... Hélas ! elles sont gravées dans ma trop faible imagination; je les combats, je sens leur inconséquence ; et pourtant j'y crois. — Que me dis-tu, Catherine ? toi, dont j'admirais la raison, toi, que je donnais pour exemple à mes jeunes élèves, tu serais soumise au joug des préjugés ? Quelle cause a pu obscurcir ainsi ton jugement ? Parle, ne cache rien à ton ami, à celui que cent fois tu nommas ton père. — Eh bien, vous apprendrez tout; mais j'implore votre indulgence pour une faiblesse qu'il ne dépend pas de moi d'effacer de mon âme. Je le sens à ma honte, je n'en puis triompher. —Parle, parle, confie-moi tes secrets, chère enfant; nous pouvons disposer encore de quelques heures. Après s'être recueillie, Catherine commença son récit :

Je venais d'avoir dix ans; ma mère, languissante depuis longtemps, sentait sa fin

approcher ; effrayée sur notre avenir, ses larmes coulaient sur mon frère et sur moi : nous étions si jeunes ! Charles n'avait pas plus de quatre ans. De quelle douleur elle était penétrée, cette tendre mère ! quelles angoisses pressèrent son cœur à ses derniers momens ! Nous laisser seuls au monde, sans soutien, sans amis, sans famille ! Que de fois elle nous serra sur son cœur défaillant ! O malheureux enfans, disait-elle, que deviendrez-vous quand je ne serai plus ? qui prendra soin de votre jeunesse ? qui formera vos cœurs à la vertu ? qui veillera sur vous ? Je cherchais à ranimer son courage abattu : quoique bien jeune, je répétais les leçons qu'elle m'avait données. Dieu, disais-je, n'abandonne jamais le juste ici bas ; sa main puissante le soutient, le console dans l'adversité. O ma mère, ajoutais-je en tombant à genoux, vivez pour vos enfans, vivez pour les bénir !

ils mettront leur bonheur à vous obéir, à vous aimer. Ils soulageront le poids de vos infortunes ; mais vivez pour eux. Elle souriait tristement. — Catherine, fille cherie ! ah ! depuis trois longues années que le sort des combats m'a ravi mon époux, j'ai lutté contre la douleur, j'ai encore essayé de la vie ; je la désirais pour vous ; efforts inutiles ! Je n'ai pu me vaincre ; je vais rejoindre mon Alexis. Approche ton frère, ma Catherine..., approche... que je sente encore ta bouche presser mes joues glacées... ; donne ta main... ô ma fille ; soulève-moi... Ah ! recevez tous deux ma bénédiction... Adieu, mes enfans, adieu, Catherine... Une lettre de ton père... Elle expira... Je la couvris de larmes et de baisers. Charles, mon jeune Charles, pleurait aussi ; mais bientôt, distrait comme tous les enfans, ne connaissant pas la mort, il oublia celle dont il tenait le bienfait de l'existence.

Je restai donc seule auprès du corps glacé de ma mère : la nuit vint. Quelle nuit! j'eus peur un moment... cependant je me rassurai bientôt. Eh! qui aurait osé souiller cet asile sacré! je priai, et gémis à côté de ces restes vénérés. Le jour parut; ah! que sa lumière me fit de bien! Je sortis, pour chercher une vénérable femme qui n'avait d'autre jouissance que celle de secourir l'infortune. Comptant sur l'amitié qu'elle avait pour nous, je courus lui raconter mon malheur : pleine de bonté, elle se chargea des funérailles de ma mère; et bientôt il ne resta dans notre pauvre chaumière, il ne resta plus d'elle, hélas! que le souvenir de ses vertus.

Après avoir rempli ce pieux devoir, après avoir réuni ses cendres à celles de mon père, je revins avec ma vieille amie. C'est alors que je sentis vivement l'abandon où je me trouvais : cette chaumière

silencieuse, déserte, ne résonnait plus des accens maternels.

Voulant mettre tout en ordre, cette digne femme rassembla ce qui se trouvait dans notre chétive maison. En dépliant quelques hardes, une lettre tomba à nos pieds; je la ramassai. Ne sachant pas lire, je la lui présentai; elle en regarda l'adresse, et lut ces mots, tracés de la main de mon père : *Au vénérable ministre Gluck, à Marienbourg, en Livonie.* Mon enfant, dit-elle après avoir réfléchi quelques instans, mon enfant, il faut aller trouver ce digne homme. Tu ne possèdes rien au monde; il faut réaliser quelque peu d'argent; il faut aller à Marienbourg avec ton frère, et puis ta destinée s'accomplira. — Ma destinée! je, je n'y vois que misère et que peines. — Oh non, Catherine, oh non! je l'ai prédit depuis longtemps.... Le jour de ta naissance, je le dis à ta mère. — Que lui dites-

vous, bonne amie? — Je lui assurai que ton époux commanderait aux autres hommes. Je prédis ta grandeur future: j'en suis certaine. — Et comment pouvez-vous en être certaine? — Par mon art, mon enfant. Cet art qui nous apprend à démêler l'avenir... Au moment où je te reçus dans mes bras, je vis sur ton front les signes d'une destinée brillante, extraordinaire. Tes yeux, en s'ouvrant à la lumière, étincelaient d'un éclat infini : moi seule je le vis ; moi seule acquis la certitude de ce que je te dis. Ta mère sourit à ce quelle nomma mes superstitions, elle exigea même de mon amitié la promesse de ne jamais t'en parler. — Eh, pourquoi m'en instruisez-vous? Pourquoi troubler son repos dans l'autre monde? elle doit le savoir, et son âme en gémira. — Ma fille, répondit gravement ma vénérable amie, ma Catherine, ta mère connaît à présent les décrets éter-

nels; elle sait à présent si ma prédiction est une erreur. Va, Catherine, va où le sort t'appelle, et ta destinée s'accomplira. Elle m'embrassa à plusieurs reprises, et faible, je crus ses discours.

Nous vendîmes la maison de ma mère et le peu d'effets qu'elle contenait. La somme que nous en retirâmes fut bien modique. Malgré ma profonde douleur, si jeune encore, mais croyant à la prédiction, et pleins d'espérance, je partis de l'Estonie, emmenant mon pauvre Charles par la main.

Avant de quitter le hameau qui m'avait vu naître, avant de quitter pour jamais le tombeau de mes parens, j'allai y faire ma dernière prière. Aimable et doux enfant, je te vois encore près de moi! Arrivés, nous nous agenouillâmes sur cette terre qui recelait tout ce qui nous avait aimés ici bas. Je faisais répéter à Charles

les mots que j'adressais à ces ombres révérées. Comme il m'écoutait! cher ange! il mêlait ses pleurs à mes pleurs. Très-fatigué, bientôt il s'endormit sur mes genoux; moi-même je posai ma tête sur la pierre funéraire et tombai dans le plus profond sommeil.

Mon digne bienfaiteur, depuis six ans que j'habite l'asile que vous avez daigné m'accorder, je ne vous ai point dit le songe que je fis alors. Il est toujours présent à mon souvenir... Oui, ma mère souriait en voyant mon front paré d'une couronne... mais, ô mon Dieu, je me le rappelle !.. Ce Russe, dont le regard m'a frappé... Ce Russe.. il ressemblait à celui qui la posait sur ma tête.. C'est lui! C'est lui! ..ô mon père, voilà l'époux que le ciel me destine. — Jeune insensée, reprit Gluck sévèrement, peux-tu croire aux erreurs d'un songe? Regarde quel est ton sort. Sans asile, si je t'abandonnais... Ca-

therine, je te plains. Achève. Sans doute ta négligence causa la perte de ton frère? — Non mon père : je me réveillai bientôt, mon âme était rassurée, un courage surnaturel m'animait. Je résolus, vu le peu d'argent que je possédais, de faire à pied les cent lieues qui me séparaient de la Livonie. Souvent, pour quelques pièces de monnaie, je montais sur un chariot avec mon Charles; quelquefois un conducteur compatissant refusait mes offres. Enfin, après bien des fatigues, des misères, je touchais au but, lorsque j'eus le malheur d'être séparée de lui et d'égarer la lettre de mon père. Charles sortit, pour jouer, de la maison où nous étions logés. Depuis hélas! depuis je ne l'ai plus revu. Désespérée, j'employai plusieurs jours à le chercher : soins inutiles! Enfin je me hasardai à me rendre près de vous, et vous daignâtes me recevoir sous votre toit hospitalier. Vous n'hésitâtes pas,

mon bienfaiteur, mon digne appui, à reconnaître en moi la fille de Scavronski. — Je t'ai crue Catherine; à peine sortie de l'enfance tu ne devais pas proférer un mensonge. A présent, chère fille, connais le motif qui me força à ne point te faire partager l'éducation que je donnais à mes élèves.

La dernière fois que je vis mon cher Scavronski nous parlâmes de nos projets futurs: Eh! qui n'en fait pas dans cette courte vie. Il me confia son amour pour ta mère, et m'annonça sa prochaine union avec elle. Alors il m'assura que, si jamais le ciel lui accordait la douceur d'être père, ses enfans n'auraient aucune connaissance d'arts futiles: je veux, ajouta-t-il, qu'ils ne soient qu'honnêtes hommes et vertueux citoyens. A quoi leur servirait l'écriture et même la science fugitive de la lecture? Ils seront pauvres. Qu'ils ignorent à jamais qu'il est

sur cette terre des êtres plus heureux. Cette découverte les rendrait misérables; qu'ils l'ignorent. Mes fils seront soldats : mes filles seront mères de famille, et femmes de bons laboureurs; qu'ils travaillent tous, c'est la destinée commune. Je combattis vivement une telle idée ; je ne pus rien gagner. Non, mon cher Gluck, j'ai trop gémi d'avoir reçu une éducation au-dessus de ma fortune et de l'état que je fus contraint de prendre. Je suis soldat; je le répète, mes fils seront soldats. Ainsi, ma Catherine, en te laissant dans ta précieuse ignorance, j'ai observé scrupuleusement les ordres de ton père, de mon cher Scavronski. Mais, au moins, mon enfant, ai-je négligé de former ton cœur? n'ai-je pas sondé tous les replis de ton âme, n'ai-je pas développé ta raison? tes mœurs ne sont-elles point pures? quels exemples as-tu reçus dans ma maison? j'ose le dire, il s'y trouve quelques

vertus. Peut-être m'as-tu blâmé quelquefois; peut-être as-tu gémi sur le peu d'instruction que tu recevais. Devais-je, ma fille, oublier les désirs de celui à qui tu dois le jour?.. Va, tu seras plus heureuse. En t'élevant au-desssus de ton sort, j'aurais peut-être troublé ta tranquillité; peut-être aurais-tu pris de fausses notions sur la société. Suis, ma Catherine, suis les ordres paternels, remplis tes devoirs; le ciel bénit les enfans soumis. — Vous m'assurez, mon digne ami, que mon père n'aurait pas vu sans déplaisir que j'eusse possédé quelques talens. — Oui, ma fille. — Eh bien, je promets à ses mânes, à son ombre, qui sans doute erre en ce moment autour de nous, je lui promets, quelle que soit ma destinée future, de ne jamais enfreindre les vœux qu'il forma à cet égard, fussé-je au plus haut degré de la richesse, de la puissance. — Catherine! — Vous sou-

riez? ils me l'ont dit. — Catherine, que ta raison te fasse apercevoir enfin quelle erreur t'égare; que ce soit la dernière fois que j'entende ces mots sortir de ta bouche; je te le répète, tu pourrais encourir ma disgrâce. Je le cacherai même à ce brave Ulric. Quel chagrin une pareille extravagance ne lui causerait-elle pas ! — Il est vrai. — Me promets-tu de le recevoir avec moins de froideur? — Oui, mon père. — Allons, faisons la paix, embrasse-moi. Je vais voir si tout est préparé pour notre départ. Le respectable ministre embrassa Catherine, la pressa dans ses bras et sortit. Peu d'instans après ils quittèrent Moskou, et reprirent la route de Marienbourg.

CHAPITRE III.

Ils trouvèrent Ulric de retour. En le voyant, le cœur de Catherine battit fortement; à la fraîcheur ordinaire de son teint se mêla un peu de pâleur. L'excellent jeune homme ne s'en aperçut pas. — Seul, dit-elle en lui tendant la main? — Oui, seul, chère Catherine. — Pauvre Charles, pauvre frère, que seras-tu devenu! — Mon cher oncle, dit Ulric, comme nous en étions convenus, je me suis rendu en toute hâte au village où l'on assurait que résidait la femme du Strélitz qui l'avait élevé. J'arrive: hélas! leur cabane n'existait plus! que

trouvai-je? un monceau de cendres. L'infortunée en était chassée depuis quinze jours. J'appris que le jeune homme qui passait pour leur fils avait voulu la suivre, pour la secourir dans sa misère.

Tous les paysans de ce hameau se répandirent en regrets sur leur sort. Ah! disaient-ils, bon Suédois, on les a arrachés de leur cabane; des soldats les ont enchaînés; après ils les ont emmenés bien loin. Je m'informai si ces hommes farouches avaient nommé l'endroit où ils devaient les conduire. Oh non, répondirent-ils, c'est un secret, le Czar le veut ainsi. Je regrette, chère Catherine, d'être forcé de vous apprendre ces tristes nouvelles. J'eusse tant aimé à vous ramener un frère! j'ose me flatter qu'il eût bientôt été le mien. — Oui Ulric, répondit-elle faiblement. — Ma seule, mon unique amie, dans peu de jours je rejoindrai nos troupes; notre roi Charles veut combattre encore.

N'emporterai-je point le titre sacré de ton époux? Et me le refuseras-tu toujours! — Ulric, j'aurais désiré, avant de m'unir à vous, retrouver mon pauvre frère; d'ailleurs, je suis bien jeune : je vais avoir seize ans. — Catherine, que tu me fais de mal! N'importe, tu le veux, j'attendrai encore; peut-être ma soumission à tes volontés, peut-être mon ardent amour te touchera-t-il enfin. — Excellent homme! Une larme coula sur les joues vermeilles de la jeune fille; était-ce de regret, de souvenir ou de sensibilité? Gluck secoua la tête d'un air mécontent, mais ne dit pas un mot, et ne se mêla en aucune façon de cette conversation.

Deux jours après Ulric partit : au moment des adieux Catherine éprouva un vif mouvement de regret : il la chérissait tant! hélas, il est si doux d'être aimé sincèrement! mais bientôt elle n'envisagea plus que le bonheur d'être libre, de pouvoir

rêver sans témoins. Quel était le sujet de sa rêverie ? était-ce encore de fausses idées de grandeur ? était-ce ce Russe qui l'occupait ? ce Russe, qu'elle ne devait plus revoir, avait dit Gluck..cette idée la tourmentait sans cesse. Ne plus le revoir ! Quoi, jamais ! jamais, dans ce monde ! Jamais !

Catherine resta longtemps occupée de ce souvenir ; mais le temps, ce cruel destructeur, l'effaça insensiblement, et calma son ardente imagination. Plus raisonnable, elle sentit que cette chimère troublait sa vie, et désormais elle n'eut plus d'autre pensée que celle de se rendre agréable à son digne bienfaiteur.

Deux années se passèrent ainsi. Durant cet intervalle Ulric n'avait pu quitter ses drapeaux. Son oncle, accablé de vieillesse et d'infirmités, craignait, disait-il à Catherine, de mourir sans l'avoir revu, et sans que le

plus ardent de ses désirs fût accompli : — S'il revenait ce brave Ulric, que ferais-tu mon enfant ? Je tremble d'entendre ta réponse. — S'il revenait, voici ma main, mon père. — O ma fille, ô ma Catherine, viens dans mes bras, sur mon cœur ! Cette parole a versé la paix et la joie dans mon âme. Heureux Ulric ! et plus heureux Gluck ! Tu seras donc de ma famille ? — Oui, mon digne bienfaiteur, oui, je vous appartiendrai, dit l'aimable fille. Cette promesse ranima le vieillard ; il attendit, non sans impatience, le retour de son neveu chéri.

Cependant les progrès des armes de Pierre étaient rapides. Chérémetef pour la première fois, après tant de défaites, conduisit enfin les Russes à la victoire. Le premier il battit les généraux de Charles XII et ce monarque lui-même : aussi le Czar, transporté de joie, sur le champ de bataille même, créa chérémetef feld-maréchal.

Bientôt ses succès glorieux furent célébrés au sein de sa capitale par de nombreuses salves d'artillerie, et par de brillans feux d'artifice, plaisir que les Russes ne connaissaient pas encore : ce nouveau spectacle les transporta d'étonnement et d'admiration. Honneur au souverain qui sait ainsi récompenser la bravoure de ses capitaines! Ce n'est point des trésors qu'il leur prodigue, c'est de la gloire, noble talisman pour élever l'âme des guerriers, et pour former bientôt des héros! Chérémetef justifia de plus en plus les bontés dont son maître l'honorait : général, soldat, il courut de victoire en victoire.

Charles rassembla son armée, et la divisa en plusieurs corps : une partie fut destinée à couvrir la Livonie, menacée par les troupes de Chérémetef; le régiment où servait Ulric fut campé à peu de distance de Marienbourg. Alors cet excellent jeune

homme obtint la permission d'aller visiter sa famille et sa bien-aimée Catherine.

Gluck était malade : cependant la vue d'Ulric sembla le ranimer. Tous l'embrassèrent ; Catherine même, la fière Catherine lui rendit ses embrassemens. Oh, qu'il fut heureux ! — Cher Ulric, dit-elle, mon cher Ulric, qu'il y a longtemps que nous ne vous avons vu ! Savez-vous, mon ami, que voilà près de deux ans ! — Tu t'en serais aperçue? — Tu le vois. Viens, mon ami, viens auprès du lit de notre père : qu'il me tarde de lui réitérer ma promesse. Ulric la suivit. Arrivés tous deux près du malade, Catherine s'agenouilla : mon père, dit-elle, en prenant sa main débile, mon père, voici vos enfans, bénissez-les ; je viens ratifier ce que je vous ai dit. Ulric, sois mon époux, j'y consens avec plaisir ; je n'éprouve qu'un regret, c'est d'avoir tardé si longtemps à te le déclarer. Ami, me par-

donneras-tu, oublieras-tu mes indécisions? — Chère Catherine, ah! tous mes chagrins sont oubliés! tu ne sais pas ce que j'ai souffert: je me croyais haï de toi! — Qui pourrait te haïr? Je connaissais la générosité de ton âme; tes vertus, tôt ou tard, devaient me faire ouvrir les yeux sur mon injustice. Mais à présent je réclame ton indulgence. — Pourtant, tu ne m'aimais pas. — J'avais tort, cher Ulric, dit-elle en baissant les yeux.

Le vénérable ministre prit leurs mains dans les siennes. Après les avoir serrées tendrement, il éleva la voix, et dit: ô mon Dieu, daignez entendre ma prière: qu'ils soient heureux. Bénissez-les, mon Dieu, comme je les bénis; qu'ils soient heureux! Veillez sur leur avenir; prêtez-leur votre appui, Dieu tout-puissant, exaucez ma prière; après disposez de mon sort, j'aurai assez vécu. Et le digne homme

étendit ses mains défaillantes sur la tête charmante de Catherine et sur celle de son futur époux.

La jeune fille pleurait ; Ulric cachait ses pleurs : il était homme et soldat. Leur respectable père, plus faible, ou plus heureux, laissait couler en silence les siens sur son visage pâle, et presque couvert des ombres du trépas. — Demain, dit Gluck, demain je vous donnerai la bénédiction nuptiale. Oh, mon Dieu! prêtez-moi des forces! Profitez, mes enfans, du peu d'existence qui me reste, pour que mes yeux ne se ferment pas sans avoir vu votre union. Catherine, ajouta-t-il, Catherine, va te recueillir. Demain tu seras épouse; demain, tu ne t'appartiendras plus. La belle fille se releva, embrassa son vieux père, tendit sa main à celui qui l'adorait, et sortit de la chambre.

Seule, dans le silence, elle se met à réfléchir sur l'engagement qu'elle va contracter. Un regret pénétra son âme. J'ai promis, pensait-elle : demain Ulric aura des droits sur ma personne..., demain ce souvenir sera un crime ! Adieu, prédiction qui avez bercé ma jeunesse...! adieu, grandeurs, puissance dont j'aimais à me flatter ! Tout s'évanouit ! Ulric ne commande pas.. demain je serai sa femme... O Catherine, rougis, rougis, tu es seule ! Ton époux est honnête homme.... que veux-tu ? Songe à ta misère, songe à la main paternelle qui t'a nourrie. Promets-toi de ne jamais regretter tes illusions, promets-le. Oui, ajoute-t-elle en tombant à genoux, oui, grand Dieu, cette faiblesse est la dernière. Toute entière au saint engagement que je vais prendre, désormais je mettrai mon unique plaisir à remplir les devoirs qui me seront imposés. Brave et généreux

Ulric, repose-toi sur moi de ton avenir. Raffermie dans ces bonnes dispositions, elle se coucha tranquillement.

CHAPITRE IV.

Le lendemain Catherine se présenta aux regards de son époux et de son père adoptif, vêtue d'une robe de laine blanche. Un voile de lin couvrait en partie les tresses de ses blonds cheveux. Sa beauté, le calme, la sérénité de ses traits les étonnent. Qu'elle est belle ! dit tout bas Ulric ; voyez-la, mon digne oncle. — Cher fils, que tu es heureux ! Gluck passa la simarre destinée aux saints exercices. Les époux se placèrent devant lui, et le vénérable ministre commença son pieux office.

Lorsqu'ils furent unis, lorsqu'il eut passé

rougeur éclatante couvrait son joli visage ; son sein battait fortement. Tout à coup le son aigu de la trompette se fait entendre ; les coups précipités du beffroi glacent tous les cœurs ; des cris d'épouvante retentissent. Ulric se lève, court à la fenêtre : *Défendez-nous ;* s'écriaient les femmes, les enfans ; *défendez-nous ! voici les Russes ! les voilà !* Les sanglots, les gémissemens, les pleurs, le trépignement des chevaux, le fracas des armes, le bruit prolongé et retentissant du canon, tout présente aux regards épouvantés les horreurs d'une ville assiégée. Ulric, à cet affreux tableau, s'écrie : — Je pars, mon père ; je te quitte, trop aimée Catherine : je vais vous défendre..., je reviendrai ! — Tu reviendras ! jeune infortuné, tu reviendras ! Puisse la mort ne pas faire un tombeau de ton lit nuptial ! Puisses-tu, avant ta dernière heure, recevoir le premier baiser d'amour de celle qui règne sur ton

cœur ! Ah ! reçois-le. Meurs après, si le destin l'ordonne.

Ulric, après avoir embrassé son épouse, son digne oncle, était déjà loin du toit paternel : il volait au combat, il volait défendre sa patrie; heureux, il courait à la gloire de se sacrifier pour elle !

La nuit vient, et la terreur trouve place dans l'âme de la fière Catherine. Eh ! comment n'en eût-elle pas éprouvé ? Les armes russes étaient victorieuses partout. Déjà Nötembourg avait subi le joug du vainqueur. Ensevelie dans les plus tristes pensées, en proie aux plus noirs pressentimens, elle attendit ainsi le jour.

Hélas ! les Suédois, tant de fois triomphans, fuyaient alors devant leurs ennemis. Qu'espérer ? la ville était mal défendue : Charles, occupé ailleurs à combattre les armées du Czar, ne pouvait par sa bouillante valeur en retarder la perte. Quel

avenir s'offrait au désespoir de ses malheureux habitans ? L'esclavage, la mort ! A cette pensée affreuse, Catherine était accablée de douleur. Esclave ! Et son pauvre père adoptif, que deviendrait-il ? Malade, affaissé sous le poids d'une débile vieillesse, lui faudrait-il quitter le toit qui le vit naître; lui faudrait-il quitter les cendres de ses pères ? Ses tristes restes reposeraient donc sans honneur sur une terre étrangère et inhospitalière ! O douleur cruelle ! ô malheur sans remède et sans espérance ! Ces sombres pensées étaient interrompues par les coups répétés du canon, par les décharges de mousquetrie, par les gémissemens des blessés, et surtout par cette angoisse poignante que l'âme ressent au moment de tomber sous une domination étrangère ! La pâleur et l'effroi se peignaient sur tous les visages ; on se regardait tristement, on se serrait la main. Toutes les haines

étaient oubliées; le danger commun rapprochait tous les citoyens.

Pendant quelques momens ces infortunés éprouvèrent des mouvemens de joie. On s'écrie : l'ennemi se retire; il est battu! Tout le monde s'embrasse en poussant des cris d'allégresse ; ils remplacent le silence glacé qui régnait dans les rues de Marienbourg. Chaque habitant sort de sa maison; on se demande : est-il vrai que nos soldats soient vainqueurs? Oui, oui, répétait-on... Catherine tombe à genoux, lève ses yeux vers le ciel, en disant : — Oh mon Dieu, sauvez mon cher Ulric ! Cette courte prière a ranimé son courage. Elle est plus forte, accourt près du lit de Gluck lui faire part de ce qu'elle vient d'apprendre, et ajoute : —Mon père, me permettez-vous d'aller vers mon époux? il me tarde de l'embrasser : depuis hier il est absent... je tremble pour ses jours! Ah ! s'il

était blessé ! que je sois près de lui pour soulager ses souffrances ! Mon père, permettez-vous ! — Va, mon enfant, va remplir ton devoir... Embrasse-moi, ma fille. Catherine obéit, et sortit enfin de la maison.

Pleine d'espérance, elle s'achemine vers les portes de la ville. Plus elle en approche, plus elle s'étonne. Ce ne sont plus des cris de joie ; c'est un silence morne, effrayant. Les maisons sont fermées ; aucun habitant ne se présente à sa vue ; tout est calme, tout est muet. Quelques soldats paraissent, ils ne sont point Suédois ; ils sont étrangers ! Un d'eux s'avance vers elle ; il veut saisir sa main. Catherine la retire avec vivacité, et, légère comme une jeune biche, fuit ces figures repoussantes. Ils la poursuivent : la frayeur lui donne des ailes, elle franchit les rues, les places publiques. Cependant, ne voulant pas qu'ils connaissent

sa demeure, elle fait plusieurs détours. Toujours poursuivie, elle ne voyait bientôt plus aucun moyen de leur échapper, lorsque le hasard la conduisit près d'un temple. La porte en est ouverte ; Catherine y entre et va se mettre à genoux sur les marches de l'autel. Les soldat sont entrés aussi ; mais la vue du sanctuaire, la présence du Dieu qu'on y révère, cette majesté imposante d'un édifice consacré par les hommes pour établir de mystérieuses communications entre le Tout-Puissant et leur chétive poussière ; tout les confond, tout leur fait sentir combien ils seraient criminels s'ils violaient l'asile qu'elle a choisi. Celui qui paraissait le chef dit en mauvais suédois : — Jeune fille, ne crains rien ; tu es sous la garde de Dieu ; tu peux sortir. Nous jurons devant lui de te laisser poursuivre ton chemin tranquillement. Catherine s'incline pour les remercier, quitte le

temple, non sans retourner la tête, mais elle ne les revoit plus.

Eu arrivant près du lit du ministre, elle tombe à genoux, et, cachant sa figure dans ses mains, ne fait entendre que des sanglots : — Mon père, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée, mon père, l'ennemi est là, à nos portes. Hélas ! qu'est devenu mon pauvre Ulric ! ô mon Dieu, mon Dieu ! survivra-t-il à la perte de sa patrie ! Et ses pleurs, ses sanglots redoublaient.

Bientôt un tumulte effroyable se fait entendre. Des femmes éperdues emportent dans leurs bras leurs enfans à la mamelle ; d'autres s'attachent à elles en poussant des cris douloureux ; des vieillards, des malades, abandonnent le lit où reposaient leurs souffrances ; tout est confondu : le fils à peine reconnaît son père ! Tous ces mal-

heureux s'éloignent en pleurant. Quel affreux tableau ! la plupart sont poursuivis par des soldats armés du glaive exterminateur ; les cruels ne respectent rien. L'enfant tombe expirant sur le sein qui l'a nourri: une mère, frappée du coup mortel, meurt en serrant de ses bras défaillans le fils adoré à qui sa mort va sauver l'existence.

Le faible reste de l'armée suédoise traverse la ville en fuyant ; la plupart des soldats portent leurs camarades blessés. Catherine épouvantée cherche à découvrir quelques hommes du corps où servait son époux, elle n'en aperçoit aucun. Elle descend, interroge : hélas ! elle ne peut obtenir aucune lumière sur l'objet qui l'intéresse si vivement. Les vaincus sont poursuivis par les vainqueurs, et il tarde à leur douleur de quitter les murs qu'ils n'ont pu défendre ni secourir. Beaucoup versent des

pleurs de rage : d'autres, silencieux, abattus, regrettent leurs amis, leur famille ; mais ce qui les afflige surtout, c'est le malheur, c'est la ruine de leur déplorable patrie.

CHAPITRE V.

IGNORANT le sort réservé à tous les habitans de Marienbourg, Catherine remonte près du ministre. Là, elle lui rend compte des malheurs qui vont peser sur eux. — Ma fille, dit-il, préparons-nous à quitter nos foyers, préparons-nous à errer sur des terres inhospitalières : l'exemple de Nottembourg est récent... tous sont esclaves... — Eh bien, mon père, eh bien, mourons avant qu'un tel sort nous frappe... — Mourir, Catherine, mourir à ton âge... tu entres à peine dans la carrière de la vie... tu ne peux encore souhaiter la mort! —Pourquoi? si je dois souffrir long-

temps n'est-ce pas un bonheur? — Ma fille, ne murmurons jamais contre les décrets éternels. Plus nous serons soumis aux peines que le ciel daigne nous envoyer, plus la récompense qu'il nous accordera sera glorieuse. — Mais Ulric qu'est-il devenu? Ah! le reverrons-nous jamais! Pauvre ami!.. Des coups précipités interrompirent cette triste conversation. — Mon père, dit la jeune épouse avec effroi, mon père, les voilà! voilà les ennemis! — Aide-moi, mon enfant, soumettons-nous; allons ouvrir. Elle donne son bras au vieillard chancelant, et tous deux s'acheminent vers la porte.

. . . . . .

Vingt ou trente soldats hideux et dégouttans de sang, le sabre à la main, se précipitèrent dans la maison. L'excellent Gluck, redoutant pour sa fille bien-aimée leurs emportemens et leurs violences, se hâta de

la dérober à leurs regards avides. Hélas! peine inutile : les barbares l'avaient vue. Sa beauté les enflamme : comme des tigres furieux, ils se jettent sur leur proie. En vain l'infortunée Catherine fait retentir l'air de ses cris déchirans ; en vain son vieux père lui fait un rempart de son corps ; son sang généreux a coulé. Couverts de blessures, ses bras affaiblis ne quittent pas cependant l'être chéri qu'il jura de protéger. Le malheureux ministre, meurtri, accablé de coups, va payer d'un reste d'existence un si noble dévouement, et la jeune Catherine, pure comme la vierge timide vouée aux autels, bientôt souillée par des mains profanes, déshonorée par des monstres, souhaitera la mort, la mort sourde à ses cris... Désespérée du sort affreux qui vient de l'accabler, elle regrettera avec des larmes amères de n'avoir pas perdu la vie avant cet instant fatal.

C'en était fait : épuisée par tant de ré-

sistance, morte de frayeur, presque évanouie, sa tête charmante et décolorée était tombée sur l'épaule de Gluck. Le désespoir du ministre ne peut s'exprimer. — Cruels, disait-il, arrachez-moi le cœur, mais que mes yeux ne soient pas témoins de tant d'horreurs. Barbares! misérables ennemis! rebut de la nature! Un sabre est levé; la tête de l'homme juste est menacée; un instant de plus tout est fini... O surprise! ô Providence! la main meurtrière encore armée et sanglante tombe à ses pieds; une voix tonnante retentit en éclats. Les Cosaques épouvantés sont à genoux; l'éclair est moins prompt. Pâles, glacés, leurs fronts hideux sont courbés dans la poussière. Un homme s'est élancé vers Gluck. Son pied roule avec mépris ces corps tremblans.— Sortez vils brigands, s'écrie-t-il, sortez. Son geste imposant, la noblesse de son attitude, et surtout le service important qu'il vient

de rendre à ces infortunés, arrachent des larmes au digne ministre. Ce brave homme, sans pouvoir proférer un mot, les joues couvertes de pleurs, remet entre les bras de l'inconnu son précieux fardeau. Catherine ne peut exprimer sa reconnaissance; Catherine a perdu l'usage de ses sens et le souvenir des maux qui l'attendaient.

Quelques instans après elle ouvre les yeux; son regard effrayé se promène dans la chambre. Les ennemis ont disparu. Elle regarde encore; ô douleur! elle se voit dans les bras d'un étranger. Catherine s'en arrache avec vivacité. — Ma fille, dit le ministre, ma fille, c'est un libérateur, rendons-lui mille actions de grâces!

L'épouse d'Ulric fixe l'inconnu. Ah! s'écrie-t-elle, je vous dois un bienfait de plus. Déjà deux fois vous m'avez sauvé la vie. Recevez mes remercîmens, recevez les expressions de ma vive reconnaissance.

Ah! comptez-y. — Jeune fille, répond-il, jenne fille, tu m'as charmé lorsque je te vis au temple; ne m'accorde donc point plus de vertus que je n'en possède. Tu m'as plu, et je t'aime! Catherine ne répondit pas. Des larmes coulèrent en abandance de ses beaux yeux. — Tu pleures, ajoute le guerrier, tu pleures, mais je t'aime : je t'ai fait suivre, et je veillais sur toi. Sais-tu qui je suis? hetman des Cosaques. Ton sort n'est point à dédaigner. Je t'ai sauvée, d'ailleurs par droit de la guerre, et par le droit de conquête, tu m'appartiens. Réponds-moi, jeune fille : Quel est ton nom? — Catherine. — Catherine, je te le dis encore, je t'aime; tu dois m'aimer. — Je ne le puis. — Pourquoi? — Pourquoi? je suis épouse. — Tu m'en imposes, tu es trop jeune. — Ces mains, dit à son tour le ministre, ces mains, généreux hetman, ont béni son union. Hélas! deux jours se sont à peine écoulés... Qui sait si son époux n'est pas

au nombre de ceux que le fer a moissonnés, qui sait si les voiles du veuvage ne vont pas succéder au bandeau nuptial? — Homme vénérable, je te crois, reprit le chef, je te crois : ta bouche ne doit point proférer un mensonge. Tu ne dois pas tromper; tu ressembles à mon père. Jeune et chère Catherine, plains moi! Nos usages, nos mœurs nous ordonnent de ne jamais souiller le nœud conjugal ; malheur à celui qui oserait enfreindre cette loi sacrée! désormais tu ne seras que ma sœur; je t'aimerai longtemps, toujours peut-être! Catherine, repose-toi sur Mazeppa, il te protégera. Demain, respectable vieillard, demain tu quitteras ton asile. Demain les captifs seront distribués à leurs maîtres : ne craignez rien, je vous réclamerai. L'hetman sortit, sans doute pour leur dérober son émotion et sa faiblesse.

— Qu'allons-nous devenir, mon bienfaiteur, s'écrie la fille de Scavronski, qu'al-

lons-nous devenir demain?... et vous, comment supporterez-vous tant de malheurs, de fatigues, de misères? — Dieu, mon enfant, me prêtera des forces; pour du courage, grâce à lui, je n'en manque point. — Et Ulric? nous quitterons donc nos foyers sans avoir aucune lumière sur son triste sort? Jeune infortuné, si tu reviens quelle sera ta douleur? — Ma fille, Ulric n'est plus : s'il existait encore, il viendrait mourir avec nous, près de nous! — O mon père, serait-il possible! Hélas! ses restes malheureux n'auraient pas un peu de terre pour les couvrir. Quoi! pas une larme ne coulerait sur sa froide dépouille! O cruelle pensée!.. Ulric!.. cher Ulric!.. Non, il n'en sera point ainsi... Oui, je veux chercher ton corps sanglant, je veux moi-même t'ensevelir. — Mon enfant, ne commets pas d'imprudence! n'ai-je pas besoin de toi? — Mon père, Mazeppa a promis de me pro-

téger. — Ma fille, tu le sais, je n'ai plus que toi sur cette terre de douleur. Le bon vieillard pressa sur son cœur sa bien-aimée Catherine, et tous deux confondirent leurs regrets et leurs larmes.

Les heures s'écoulaient, et Mazeppa ne revenait point. Toute entière au projet qu'elle a conçu, l'épouse d'Ulric attendait son libérateur et la nuit avec impatience. Qu'il lui tardait de confier ses desseins à Mazeppa. Il arrive enfin, et Catherine se croit au comble de ses vœux.

Désirant obtenir sa bienveillance, l'épouse d'Ulric s'empresse de servir quelques rafraîchissemens au chef des Cosaques. Pour remplir ce devoir, elle se hâte de sortir de la chambre. Fatigué de tant de secousses, le ministre affaibli venait de se mettre au lit : hélas ! c'est la dernière fois que l'infortuné doit l'occuper.

Mazeppa, plein de son amour, a suivi Catherine : malgré ses promesses, il se sent entraîné vers elle. Un instant suffit-il pour oublier les sentimens qui nous sont chers ! On y pense, on croit en avoir triomphé ; et ces souvenirs, ces souhaits insensés enfoncent plus profondément les traits dont notre cœur est blessé.

Généreux Mazeppa, dit Catherine en l'invitant à se placer à côté d'elle, généreux Mazeppa, j'ai une grâce à vous demander. — Parle, ma sœur, parle, ma Catherine. Ici elle baissa ses longues paupières ; *Ma Catherine*, ce mot avait blessé sa fierté : elle se remit pourtant. — Oui, brave chef, j'attends de vous un bienfait, une grâce à laquelle j'attache le repos de ma vie entière. — Je t'ai dit de t'expliquer : ne crains rien, s'il dépend de Mazeppa, tu seras satisfaite ; parle. — Je voudrais aller à ce lieu de dou-

leur, de misères, où reposent nos soldats morts en combattant. Peut-être y retrouverai-je mon cher Ulric... Ah ! je ne puis songer sans désespoir que le corps sanglant de mon époux deviendrait la proie des vautours... vous ne le souffrirez pas... ô vous qui m'avez sauvée, Mazeppa, vous avez promis... — Quoi ! tu veux aller sur le champ de bataille ? Jeune femme, détourne ta vue de telles horreurs, cette image affreuse ne te quitterait plus, reste ici. — Et demain nous partons ! et demain Ulric restera privé de sépulture ! Mazeppa, je tombe à vos genoux, ne rejetez pas ma prière, conduisez-moi... Le chef relève Catherine en disant : — Tu le veux, armetoi de courage.

Sans attendre davantage il ordonne à deux de ses Cosaques de marcher devant lui. Prenant le bras tremblant de celle qui

va remplir un pieux devoir, il traverse la ville et la conduit vers le lieu du carnage. Quel spectacle ! Catherine, pourras-tu le soutenir !

CHAPITRE VI.

Au milieu d'une plaine d'une vaste étendue se trouvaient rassemblées toutes les misères humaines : la lune dans toute sa splendeur les éclairait. Pourquoi faut-il que, dans nos jours de malheurs, la nature ne partage point le deuil de nos âmes ! Ce beau ciel par sa sérénité semble nous insulter. Il semble qu'un jour ténébreux serait plus d'accord avec nos douloureux sentimens. Hélas ! tout blesse un cœur flétri, tout lui porte ombrage. En vain il demande des consolations ; tout est insensible, tout est muet autour de l'être qui gémit.

La jeune épouse d'Ulric éprouva un mouvement d'horreur à la vue de tant de malheureux. Eh ! qui ne verserait des pleurs amères en se rappelant que celui qu'on voit étendu sur cette terre qu'il arrosa de son sang, et dont les traits sont déjà défigurés par le trépas, quelques heures au paravant était encore plein de force et de santé. Ce corps mutilé fut un objet d'amour et d'envie! Cette tête si belle, dont la bouche encore entrouverte semble prononcer un nom chéri, fut celle d'un jeune amant ! Hélas ! ce nom ses lèvres le balbutièrent... Sa dernière pensée fut pour son amie ! et ses cendres seront confondues, seront dispersées sans honneurs ! Elle l'attend encore et l'appelle sans doute, elle espère !... Hélas ! il n'est déjà plus... Ah ! qu'elle est à plaindre! Elle va gémir longtemps, passant tour à tour de la crainte à l'espoir, sa vie s'écoulera dans les pleurs. Un jour, un jour

son oreille entendra ces mots cruels : Celui que tu aimais n'est plus, il est mort en défendant son pays. Faible soulagement pour son cœur déchiré ! Souffre, gémis, jeune amante, jusqu'à l'instant où le ciel propice te rappellera près de l'objet que tu as aimé.

Surmontant sa faiblesse, guidée par Mazeppa, Catherine parcourt ce champ de mort. Ses pieds sont couverts du sang de ces infortunés, qui maintenant ont oublié la haine dont ils étaient animés. Là un Suédois est tombé sur le corps d'un Russe que peut-être il a frappé ! Leur sang est mêlé, ils en rougissent la terre. Leurs membres glacés se touchent; le trépas les a réunis ; des rives lointaines les virent naître, un même sol engloutira leurs dépouilles ennemies.

Dans cet amas de morts, de mourans,

il était difficile d'en reconnaître un seul. La figure baignée de larmes, Catherine promenait en vain ses tristes regards; son malheureux époux ne s'offrait pas à sa vue. Mazeppa, les Cosaques, empressés à satisfaire son pieux désir, recherchaient avec activité l'uniforme du régiment d'Ulric. Hélas ! les vêtemens étaient méconnaissables ! Les froids habitans des rives du Borysthène soulevaient nonchalamment ceux qu'ils avaient combattus. Pensaient-ils dans leur faible intelligence qu'un même sort les avait menacés !

Le ciel qui rarement laisse une bonne action sans récompense, le ciel eut pitié de L'anxiété de Catherine : il permit que ses soins ne fussent pas inutiles. Après avoir parcouru la plaine, fatiguée de corps et d'esprit, la triste épouse d'Ulric pria Mazeppa de lui permettre de se reposer quelques minutes sur les ruines d'une chau-

mière qui se trouvait à quelque distance ; le chef l'y conduisit. En approchant, soit que son imagination fût frappée, ou plutôt soit que l'instinct de l'âme l'eût avertie, Catherine crut entendre quelques gémissemens. Arrêtons-nous, dit-elle, arrêtons... J'ai cru qu'on se plaignait. Ils écoutent encore : ce n'est pas une erreur, reprend l'élève de Gluck ; on souffre ici : cherchons, soulageons ces malheureux s'il nous est possible. Les plaintes les guident ; l'astre brillant des nuits éclaire de nouveau cette scène de douleur. Un monceau de Suédois s'offre à leurs regards. Voilà les nôtres, s'écrie-t-elle en pleurant ! Ah ! grand Dieu, ce sont les compagnons d'Ulric ! Ulric n'est pas loin... cherchons, amis.

Alors cette jeune femme, si douce, si noble, encourage les soldats de Mazeppa. Ils détournent sans émotion les corps de leurs infortunés compagnons ; ils pré-

sentent sans pâlir à Catherine ces traits déjà défigurés, hideux. Soutenue par le violent désir de trouver celui qui a reçu sa foi, elle ose les considérer quelques instans. Hélas ! il est donc vrai qu'une âme fortement préoccupée possède une énergie que les spectacles les plus affreux ne sauraient ébranler.

Enfin on découvre un de ces soldats qui respirait encore. Quelques gémissemens s'échappent de sa poitrine ensanglantée. Catherine y répond par des sanglots. C'est Ulric, dit-elle, c'est Ulric ! L'excellent Mazeppa aide ses Cosaques à placer le mourant sur les genoux de la jeune épouse. Elle s'était pourvue de spiritueux, elle en fait respirer à cet infortuné. Sans faiblesse, sans frayeur, toute entière à la pitié dont elle est animée, ses belles mains essuient le sang, la poussière qui couvrent les traits de son malheureux époux. Ses

lèvres pures effleurent ce front pâle et glacé. — Cher Ulric, dit Catherine, cher Ulric, entends la voix de ton amie! Hélas! Ulric ne répond pas; Ulric est sourd à de si doux accens, son cœur est muet auprès de celle qu'il adora. Les pleurs de la fille de Scavronski inondent cette figure inanimée... néanmoins l'espérance est encore au fond de son cœur : elle se flatte qu'en lui prodiguant les plus tendres soins, sa jeunesse, sa force triompheront de ses souffrances, et que bientôt elle goûtera le bonheur de le voir renaître à la vie.

Après une heure de tentatives, Catherine s'aperçut que le cœur d'Ulric commençait à battre faiblement. Transportée de joie à cet indice heureux, son courage se ranime. Ulric, repétait-elle en l'embrassant, Ulric, c'est Catherine! A ce nom, à cette voix chérie, le blessé fait un mou-

vement, et prononce d'une voix que l'on entend à peine, ce peu de mots :— Où suis-je? N'a-t-on pas dit Catherine? O Dieu, s'il était vrai..! Catherine, viens.... viens recevoir mon dernier soupir!... que je meure dans tes bras, je ne regretterai plus la vie.. Catherine l'embrasse encore, en disant : —Ulric, tu ne te trompes pas ! c'est moi ! — O bonheur inexprimable! presse-moi sur ton sein... mets ta main sur mon cœur, sur ce cœur qui ne brûla que pour toi. Chère Catherine, que mes lèvres pressent tes lèvres une dernière fois. Approche, ma bien aimée... approche... O mon âme, sois heureuse à jamais, je viens de la revoir. O ma Catherine, que je t'aime malgré la mort qui m'environne..! Je te quitte, hélas ! adieu, pense quelquefois à ton malheureux Ulric... adieu..! La main qui tenait celle de la jeune épouse la quitte et retombe sans force ; sa tête ne repose plus sur ce sein

qu'il adorait ; Ulric est insensible, Ulric a cessé de souffrir.

Muette, immobile, le regard fixé sur ce corps sanglant appuyé sur ses genoux, Catherine ne verse plus de pleurs. Ce ne sont plus des larmes qu'il faut à son époux, c'est un cercueil, c'est un peu de terre pour recevoir ses membres mutilés. Généreux Mazeppa, dit Catherine, daignez permettre qu'Ulric soit transporté dans notre demeure. Marchons, marchons à l'instant ! — Eh ! que feras-tu de ce corps défiguré ? Crois-moi, Catherine, laisse-le dans ces lieux ; demain tous seront rendus à la terre. — Mazappa, il est mort loin du toit paternel, et j'ai reçu son dernier soupir : c'est à son épouse, c'est à moi de prendre soin de ses restes malheureux ; je veux moi-même l'ensevelir... — Toi-même, jeune femme ? tu trembleras en remplissant cet horrible devoir. — Chef, chef !

jamais Catherine n'hésitera lorsqu'il s'agira de faire une action honorable. Ordonnez à vos soldats de se charger de cette triste dépouille. Vertueux Gluck, je vois ta douleur, j'entends tes plaintes... hélas ! tu perds ton enfant bien aimé !...

Alors Catherine enveloppe le corps d'Ulric dans un manteau. Les Cosaques, après avoir rassemblé quelques planches, et fait une espèce de brancard, se disposèrent à se rendre à cette maison que naguère cet infortuné quitta plein d'espérance et d'amour.

Ce triste cortége arriva bientôt. Toujours prévoyante, ne voulant point porter un coup mortel à l'âme de son bienfaiteur, elle supplia le généreux Mazeppa de faire arrêter ses Cosaques. Il y consentit. Alors Catherine, le cœur déchiré de ce cruel événement et de la douleur qu'un tel récit va causer à son père adop-

tif, tremblante, désolée, entra dans son appartement.

Le vieillard l'attendait. Assis dans son fauteuil, les mains croisées sur sa poitrine, l'inquiétude était peinte sur sa figure décolorée. — Ah! s'écria-t-il, te voilà! mon enfant, ma Catherine! Oh! que ces heures m'ont paru longues et pénibles! D'où viens-tu? — Mon père, je vous l'ai dit. — Quoi! tes yeux ont pu contempler tant de misères! Et Ulric, qu'en as-tu fait? — — Il est là, mon père, dit Catherine en détournant la tête et faisant un signe de la main, il est là. — Je t'entends, ma fille, il est là : ô cuisante douleur! — Mon père, je l'ai trouvé... il attend de nous sa dernière demeure... J'ai voulu qu'au moins ses restes ne quittassent point l'asile où sa jeunesse fut si heureuse... Hélas! demain nous en serons bannis... espérons que sa dépouille mortelle y restera. Mal-

heur et punition du ciel sur le barbare qui oserait la profaner! Mon père, je ne vous demande pour lui qu'une dernière bénédiction, je ne veux que vos prières: ah! le ciel les exaucera! Restez ici mon père, vos yeux auront le temps de répandre des larmes; restez. — Ma fille aurai-je moins de courage que toi? penses-tu que je ne saurais pas mourir? crois-tu que cette nouvelle affreuse m'ait surpris? Oh non! mes pressentimens me l'avaient annoncée. Conduis-moi, je le veux,

Catherine obéit. Prenant le bras de Gluck, elle descendit avec lui dans la cour : Ulric y était déjà. Ce n'était plus le bel Ulric respirant la santé et la vie, c'était Ulric presque méconnaissable aux yeux de ses amis, de ses parens. Le cœur serré, le ministre s'approche, et s'agenouille près de cette dépouille encore aimée; sa main tremblante écarte les cheveux qui ombra-

gent ce front glacé. C'est bien lui ! dit cet homme respectable en pleurant, c'est bien lui ! O mort ! tu ne respectes rien. Fallait-il trancher une destinée qui s'annonçait sous de si heureux auspices? Cher Ulric ! cher enfant, tu ne m'entends plus, ma voix ne frappe plus ton oreille; que t'importe à présent ceux dont tu fus aimé ! Ah ! reçois toutes mes bénédictions, reçois mes prières ! Puisse le ciel t'admettre au nombre des élus. Attends-moi, cher Ulric; je ne tarderai pas à te rejoindre... Gluck prend cette main froide, la pose sur son cœur déchiré, et dit encore : — Adieu, mon Ulric, adieu, bientôt nous serons réunis ! Il quitte le corps et s'éloigne pour dérober son profond abattement.

Bientôt, rappelant son courage, il conduit le triste cortége dans son jardin : là il montre un magnifique peuplier. C'est au pied de cet arbre qu'il doit reposer, ajouta-

t-il, je le plantai le jour de sa naissance... Devais-je croire qu'il servirait d'ombrage à ses déplorables restes; devais-je penser que ma main tremblante l'indiquerait pour son tombeau, moi si vieux! Sort cruel pour ceux qui te survivent, cher Ulric! Mais cessons nos plaintes : occupons-nous de tes funérailles.

Aussitôt on enlève le gazon qui couvre ses profondes racines; les Cosaques, Mazeppa, le digne ministre creusèrent la terre. Pour Catherine, ses soins étaient plus douloureux : ses mains lavaient d'une eau limpide la figure, la poitrine, le cou de son époux. Lorsqu'elle eut fini, elle enveloppa la tête, les mains dans un suaire qui sans doute n'était pas destiné pour lui. La fosse est prête; les soldats arrivent portant le corps d'Ulric. N'ayant point eu le temps de suivre les usages que la religion impose dans ces tristes momens, on eut

soin d'assujétir le manteau avec des bandelettes serrées fortement. Le visage reste découvert; Catherine et Gluck peuvent encore adresser à leur bien-aimé un éternel adieu. Avant de le descendre dans la triste demeure, avant qu'il disparaisse pour jamais aux regards des mortels, ses amis désolés embrassent sa figure froide et inanimée. Ses paupières fermées feraient soupçonner qu'il est enseveli dans un profond sommeil; ses traits sont encore gracieux; sa bouche n'est point hideuse; elle est calme. Sans doute en mourant son âme eut un instant de bonheur.

Après l'avoir embrassé à plusieurs reprises, après l'avoir arrosé de pleurs, les infortunés le laissèrent enfin descendre dans cet endroit d'où l'on ne sort plus. Quel effet cruel le cœur de Catherine ressentit en entendant le bruit de cette terre qui le couvrait! C'en est fait, s'écria-t-elle, c'en

est fait, nous ne nous verrons plus ici bas! Pardonne-moi, Ulric pardonne-moi! Oh, que mes torts me paraissent graves en cet instant!.. les oublieras-tu? Dans le séjour de la paix où tu habites maintenant, tu dois voir mes erreurs avec indulgence, me les pardonner! Et la jeune épouse pria et répandit des larmes bien amères.

Tout est terminé : il ne reste de lui qu'un souvenir. Le ministre ne voulant point que ses cendres fussent troublées, fit transporter une pierre d'une assez grande dimension. On la posa sur la fosse, et cet homme vertueux, rappelant sa force, son courage, grava lui-même ce peu de mots : *Ici repose Ulric. Etranger ne souille point sa tombe : il est mort en combattant pour son pays!* Catherine jeta dessus quelques fleurs, et tous deux s'éloignèrent pour attendre le sort qui leur était réservé.

CHAPITRE VII.

Le jour venait de paraître. Un bruit affreux retentissait dans les rues de la ville de Marienbourg. Des soldats inhumains faisaient fuir devant eux les malheureux habitans. On n'entendait que des cris, des pleurs, des gémissemens ; la désolation était générale; tous étaient chassés de leurs foyers ! De temps en temps un de ces hommes farouches faisait entendre ces paroles cruelles : — Esclaves, rendez-vous aux portes de la ville, vous allez y trouver vos maîtres ; obéissez, ou la mort deviendra votre partage. Plusieurs s'y rendent, d'au-

tres préfèrent le trépas à l'esclavage. Le soldat sans pitié leur rend ce funeste service. Ah! doit-on plaindre celui qui expire sur la terre qui le vit naître! Heureux, trois fois heureux! .. ce brave n'ira point habiter des rives étrangères!

Mazeppa, occupé loin de Catherine, n'avait pu la défendre dans ce danger imminent. Ceux à qui l'on a confié l'horrible tâche de rassembler les malheureux citoyens de cette déplorable cité entrent dans la maison du ministre, et le chargent de chaînes. Alors, baissant leurs fronts humiliés, ces infortunés, comme un troupeau de timides brebis, sont forcés de marcher devant leurs implacables vainqueurs.

La place les rassemblait tous. Les chefs de l'armée russe se distribuaient avec arrogance et sang-froid ceux qui semblaient devoir leur être utiles. Les malades, les

vieillards, couchés sur la terre, l'arrosaient de leurs pleurs ; leurs figures pâles et sillonnées de rides en étaient inondées. Hélas ! ces barbares s'en appercevaient-ils ! Tout entiers à la cupidité, l'or, les bijoux, les meubles dont ils se sont emparés leur paraissent préférables à des êtres inutiles et dont la faiblesse va devenir pour l'armée un fardeau pénible et insupportable.

Déjà l'on séparait les victimes ; déjà les époux, les pères en vain tendaient les mains à leurs tristes familles. Catherine, soutenant dans ses bras son respectable bienfaiteur, attendait avec anxiété, craignant qu'on ne vînt l'arracher à sa tendresse filiale. Elle pleurait sur leur misère, elle tremblait de ne point voir Mazeppa, Mazeppa leur unique soutien dans ce jour déplorable.

On approche : deux hommes se mettent en devoir de les séparer. Catherine se lève ;

l'indignation qui l'anime lui donne l'apparence d'un être surnaturel. Sa taille imposante, ses traits nobles et majestueux étonnent ces soldats ; ils hésitent..... — Russes, dit-elle avec fierté, ne touchez pas à mon père ! Les barbares sourient de pitié et s'avancent encore. — Dussé-je périr, je le défendrai, ajoute-t-elle en se pressant contre lui. — Pauvre fille, dit l'un d'eux, que peux-tu contre nous ? — Je puis mourir, cruels. Aussitôt, avec la férocité du misérable qui sent qu'on ne peut se défendre contre le fer dont il est armé, ces hommes s'emparèrent du ministre. Hélas ! ses faibles mains sont enchaînées. Avec leurs glaives sanglans les soldats cherchent à intimider la jeune fille. — Frappez, frappez, dit-elle ; mais laissez-nous mourir ensemble. Sa voix, son geste, cette dignité qui accompagne les actions d'une âme courageuse suspendent leur rage. Cathe-

rine s'aperçoit de leur indécision. — Conduisez-moi vers Chérémetef, dit-elle avec véhémence, conduisez-moi, ou nous mourrons ici. Surpris, confondus, ils obéirent. Ainsi un caractère noble et généreux peut imposer aux hommes vulgaires et prendre le plus grand empire sur leurs faibles esprits.

Ils la conduisirent à la tente de Chérémetef, autour de laquelle était réunie une cour nombreuse d'officiers. Le général dans ce moment s'y trouvait seul, et venait de défendre, sous peine de punitions graves, qu'on cherchât à le solliciter en faveur des malheureux habitans. Ces ordres sévères étaient publiés dans le camp, et personne n'aurait osé enfreindre la loi que le général imposait.

Chérémetef, enivré de ses triomphes, orgueilleux de ses succès, cherchait dans sa mémoire quels honneurs allaient de nou-

veau lui être prodigués. Combien il lui tardait d'entendre son souverain lui-même vanter ses exploits et applaudir le premier à ses hauts faits ! Aussi le général, heureux en espérance, devançait-il par la pensée le bonheur qui l'attendait.

Ceux qui veillaient près de la tente de Chérémetef gourmandèrent les soldats et repoussèrent assez rudement la triste Catherine. Loin de se laisser abattre, son courage se roidit contre les obstacles qu'elle rencontrait à chaque instant.

En vain elle employa les supplications, les larmes pour toucher ces âmes de fer; ils furent sourds à ses prières. Eh bien, s'écrie-t-elle, j'attendrai. — Sais-tu bien, pauvre enfant, dit un vieil officier, sais-tu bien que si tu enfreins la consigne, la mort sera peut-être le prix de ton obstination? — Que m'importe, si je sauve mon père ! — Malheureuse fille ! que tu es à

plaindre... Une voix tonnante prononça un nom avec colère. — Entends-tu, pauvre Suédoise, la voix de Chérémetef? — Oui. — Et tu ne trembles pas à de tels accens? — Non. Soutenue par l'espoir d'être utile à mon déplorable père, je ne tremble pas; le Czar même ne pourrait m'intimider lorsque je remplis le plus saint des devoirs. Un homme pâle et craintif souleva la portière de la tente du feld-maréchal, Catherine le voit : avant qu'on ait pu la retenir elle a franchi l'espace. S'oubliant elle-même, oubliant sa fierté, elle tombe à genoux sur le seuil de la tente. Furieux d'être interrompu, le général se lève en portant la main sur son épée, et criant d'une voix formidable : — Qui ose me désobéir, qui ose troubler mon repos? Qu'il tremble!.. Le général s'avance avec fureur... il s'arrête aussitôt; un spectacle touchant attendrit son âme. Catherine, les mains

jointes, la figure baignée de pleurs, à genoux, disait en senglotant : grâce, grâce, noble Chérémetef! Celle qui l'implore est belle; ses doux accens le font tressaillir malgré lui, sa colère s'affaiblit. Il la contemple et l'admire! Déjà sa demande lui paraît juste, déjà même il est disposé à sécher les pleurs dont ses yeux charmans sont inondés.

Relevez-vous, dit-il gravement, relevez-vous. La tremblante Catherine obéit. — Jeune Suédoise, que voulez-vous à Chérémetef? parlez. — Seigneur, j'ose vous supplier de permettre que je partage l'exil de mon père; il est vieux, infirme : ordonnez, général, que nous soyons réunis... —Que fait ton père?—Il est ministre.—Cependant tu connais l'ordre que le Czar lui-même a donné; il veut que les hommes et les femmes soient séparés.... — Hélas! le Czar n'a donc point de famille, il ne

sait donc pas quels tourmens nous accablent lorsqu'il faut vivre loin de ceux que nous chérissons...? Ah ! je le plains plus que nous encore, s'il est possible. — Eh bien, je prends sur moi de t'accorder ta demande, pauvre fille ! ton père et toi vous serez au nombre de mes captifs. — Noble Chérémetef, s'écrie la jeune veuve d'Ulric, puisse le ciel vous payer de cette action. Hélas ! nous ne pouvons que lui adresser nos prières pour votre bonté magnanime !

Catherine retombe à genoux, saisit la main du général, et dans sa gratitude veut la porter à ses lèvres. Chérémetef la retire en souriant : — Va, belle fille, dit-il, va rejoindre celui pour qui tu viens de m'implorer; tranquillise-toi, et compte sur ma protection. Dans son malheur elle s'estime heureuse, et se disposait à sortir lorsque Mazeppa se présente à l'entrée de la tente ;

sa pâleur, l'altération de ses traits annoncent qu'il est fortement ému. Il voit Catherine, et pâlit encore davantage.

Général, dit-il, je réclame cette jeune Suédoise. Déjà je l'ai sauvée de plusieurs périls. Vous le savez, j'ai droit à quelque récompense, je la demande aujourd'hui. Je réclame, dis-je, cette jeune Suédoise et son père. Chérémetef ne répondit point sur-le-champ ; seulement on apercevait dans ses regards la colère qui l'animait. Enfin il surmonta son émotion, et dit : — Brave chef, cette pauvre fille sollicitait une grâce, j'ai dû l'accorder ; même pour la soustraire au malheur dont elle était menacée, je les prenais tous deux sous ma protection. Vous le dirai-je, mon dessein était de la remettre aux mains de mon épouse quand nous aurions atteint les remparts de Moskou. C'est à elle à choisir entre nous deux ; je la laisse libre.... — Vaillant Chérémetef,

je vous rends grâces... Je choisis Mazeppa, il a tant fait pour nous...! Je vous remercie pour mon père et pour moi.... Nous suivrons Mazeppa. — Allez, j'y consens. Puissiez-vous ne jamais regretter la protection de Chérémetef! — Puisqu'il nous faut servir, qu'importe le maître? Les fers sont toujours des fers. — Catherine, dit l'hetman, cruelle Catherine! — J'ai tort; mais le malheur rend injuste. Pardonnez, bon Mazeppa. Elle salua le feld-maréchal, et suivit le chef des Cosaques.

Chérémetef l'aimait déjà : forcé de la céder, son amour s'en augmente. Lui, dont le front est orné de lauriers; lui, dont le nom seul épouvante les ennemis, se voir contraint d'abandonner à un autre un objet dont il est charmé! son orgueil en est irrité. Cependant il craint de laisser voir sa faiblesse; il la renferme : il espère que le temps où quelque circonstance heureuse

lui rendront celle dont un rival l'a privé.

Mazeppa espérait que les nœuds qui enchaînaient Catherine étaient rompus. Hetman des Cosaques, il pouvait se flatter qu'une esclave ne devait plus rejeter son amour. Mais cette esclave c'était Catherine.

Catherine une fois avait dû céder à la reconnaissance : à présent, quitte envers son bienfaiteur, les plus rigoureux traitemens, l'esclavage le plus horrible, la mort même ne pourraient lui faire accepter des liens que son cœur désavouerait.

Pour épargner à leurs regards la vue de leurs malheureux concitoyens, Mazeppa les fit partir sur-le-champ, et quelques Cosaques furent chargés de les protéger.

Ne pouvant soutenir le mouvement du cheval, Gluck fut placé dans un misérable chariot. Dévoré de peines cuisantes, affaibli par tout ce qu'il venait déprouver,

le ministre fut presque insensible à ce douloureux départ; Catherine seule sentit son âme se déchirer en voyant pour la dernière fois l'asile qui recueillit sa jeunesse abandonnée. Ses pleurs coulèrent en quittant les cendres de cet excellent et bien aimé Ulric.

La route fut pénible. Le vieillard ne se permit pas une plainte : hélas ! son imagination lui peignait si souvent le triste sort de ceux que si longtemps il consola. A présent, il est loin d'eux ; à présent, il ne partage pas leurs peines, leurs misères ! ah, combien vont périr sans entendre une voix amie ! Combien vont périr sans espérance ! il n'est point là pour leur faire entendre la parole d'un Dieu de paix et de miséricorde. Combien vont l'appeler, et sa voix ne leur répondra pas !

Mazeppa suivait à peu de distance celle qu'il aimait si tendrement. Ne pouvant

quitter l'armée avant la fin de la guerre, il fit conduire Catherine et Gluck dans une habitation peu éloignée du camp de Nerva.

Dans cet asile, qu'elle devait à la compassion et à l'amour, Catherine se trouvait heureuse; elle était si tranquille! S'occupant uniquement du vieux ministre à qui ses soins devenaient chaque jour plus nécessaires, elle oubliait, en remplissant cette tâche chérie, les erreurs de son imagination. Hélas! n'avait-elle pas connu qu'il n'est rien de stable sur la terre!

Cependant Mazeppa n'attendait qu'un moment favorable pour rappeler à Catherine l'amour dont il était animé. Chaque jour il venait près d'elle dans l'intention de le lui déclarer; mais sa contenance imposante, le calme, la sérénité de sa belle figure, surtout cette amitié, cette confiance dont elle lui donnait mille marques,

toutes ces causes réunies glaçaient sa langue au moment de parler; surtout sa mémoire fidèle lui répétait sans cesse : *Catherine, je serai ton père, ton appui; ne crains rien, Mazeppa te protège.* Et Mazeppa allait enfreindre les promesses les plus sacrées.

Un jour, après un festin donné par le Czar à tous les officiers supérieurs de son armée, Mazeppa, la tête échauffée par les liqueurs, le vin, les propos de tous ses camarades, résolut de vaincre sa timidité et de déclarer à Catherine qu'il fallait qu'elle lui accordât sa main, son amour dans le plus court délai.

Montant à cheval, porté sur les ailes de l'espérance, il arrive en quelques heures à l'habitation de Catherine. Elle l'attendait seule, occupant son loisir dans le jardin. La belle veuve était loin de prévoir l'orage qui la menaçait.

Catherine, dit-il, chère Catherine, je viens te confier ma peine.... — Quoi, bon Mazeppa, auriez-vous quelques chagrins? dites-les moi; je les partagerai et les adoucirai, s'il m'est possible. — C'est toi qui les cause, cruelle fille. — Moi? — Oui, toi. Ne te souvient-il plus de mon amour, ne te souvient-il plus de mon pénible sacrifice ?.... A présent, tu es libre.... à présent, tu dois être à moi... — Et vos promesses, Mazeppa, sont-elles effacées de votre mémoire ?... Puis-je penser que vous abuserez de l'hospitalité que vous me donnez? Oui, brave chef, comptant sur votre honneur, j'ai refusé de suivre Chérémetef. — Chérémetef ! Ce nom m'offense, ne le prononce jamais. — Cependant, vous savez qu'il me remettait aux mains de son épouse; qu'avais-je à craindre alors?.. — Jeune imprudente! Chérémetef, ainsi que moi, brûle d'un

amour insensé.... — Catherine sourit de pitié, le regarde froidement : — Tu crois que je t'en impose, s'écrie-t-il? Oui, il t'aime... — Vous voulez m'ôter la confiance que j'ai en lui. Chérémetef ne m'a vue qu'un instant.... — En faut-il davantage? Catherine, tu m'appartiens, tu vis sous ma loi; les droits de la guerre t'ont nuise en ma puissance. Je t'offre ma main, mon cœur; mon rang, tu le partageras. Si tu refuses...—Tu es mon esclave, je puis disposer de toi... Un autre maître... — Un geste de mépris échappa à l'épouse d'Ulric. Oui, un maître, reprit-il avec des yeux étincelans de colère; encore une fois, je t'offre ma main; acceptes-tu? — Mazeppa, écoutez-moi sans courroux. Les premiers liens que j'ai formés furent une dette envers la reconnaissance. J'aimais ce bon Ulric comme un frère, lui m'aimait plus que la vie... Mazeppa, je dois vous dire que,

54385

devenue libre, je ne donnerai ma main qu'à celui qui fera battre mon cœur. Pardonnez ma franchise; mais ce n'est pas vous... Je vous chéris comme un ami, comme un homme qui m'a sauvé des plus grands périls : vous avez toute ma reconnaissance, et vous êtes pour moi un être généreux que je me plais à admirer; mais vous n'êtes pas un amant. Cessez donc de solliciter un amour que vous n'obtiendrez jamais.... Voyez en Catherine une sœur, une femme qui vous sera dévouée jusqu'au trépas.... Mais n'exigez pas ma main; elle ne peut-être à vous. — Malheureuse, s'écrie-t-il, transporté de jalousie, de fureur, malheureuse, tremble de m'irriter davantage. Si je t'abandonnais, que deviendrais-tu ? Ces discours insolens me fatiguent. — Choisis ou ma main, ou ma haine éternelle. — Mon choix n'est pas douteux. Cependant j'en appelle à Mazeppa plus rai-

sonnable : combien il rougira de ses emportemens !... — Tu crois me piquer d'une fausse générosité ; tu crois que je me laisserai surprendre par tes ruses. — Où sont-elles, je vous prie ? — Le ton glacé dont Catherine prononça ces mots confondit l'Hetman ; il tremble de l'avoir trop offensée. Son ivresse est dissipée ; il lit sa faute dans les regards de celle qu'il adore. Catherine, dit-il en saisissant sa main et la pressant sur son cœur, Catherine, pardonne-moi. Si tu connaissais l'amour, ah ! tu excuserais la violence de mes transports. Encore une fois, ne rejette pas le désespéré Mazeppa ; ta réponse sera peut-être l'arrêt de sa mort. — Il m'en coûte, mais je dois vous ôter toute espérance. Jamais vous n'obtiendrez ma main. — Songez-vous bien à tout ce que ces paroles ont de cruel ? songez-vous bien à ce que je viens de dire, Catherine ? — Mazeppa

ne voudrait point mon malheur : il réfléchira, et reviendra à des sentimens dignes de lui. — Jamais, jamais, s'écrie-t-il avec emportement, je t'aimerai toujours. Tu me hais, je le vois... Je te suis odieux... Terminons ma misère.... Aussitôt il tire son épée. Catherine aperçoit ce mouvement; sans rien craindre elle se précipite sur le fer... Il était trop tard : Mazeppa était blessé... L'épée effleura le bras de Catherine, et son sang coula. A cette vue l'Hetman effrayé ne se connaît plus, il la prend, la serre sur son cœur, en disant : — Je suis un monstre, j'ai porté une main farouche sur ce que la nature a formé de plus parfait. Adieu Catherine, dit-il, l'embrassant; je te quitte, je ne te reverrai plus. Ma blessure n'est pas dangereuse; le fer a trompé mon attente... Catherine, reste ici, je ne troublerai plus ta tranquillité... Adieu, adieu.

Il remonte à cheval et disparaît. Catherine attendrie le regarde, suit des yeux la poussière qui s'élève en nuage autour de lui, verse des pleurs sur Mazeppa déchu, et va tristement rejoindre son père.

Les larmes dont sa figure était baignée, le sang qui couvrait les vêtemens de sa fille adoptive le glacèrent d'effroi. — Qu'as-tu ma chère enfant, dit-il, et d'où vient ce sang? — Ce n'est rien, mon père, ce n'est rien : seulement, aidez-moi à l'étancher. Il arrangea quelques bandelettes, et lava la plaie qui se trouvait très-légère. Remise de sa frayeur, Catherine raconta au ministre les transports qu'elle avait eus à supporter de la part de Mazeppa.

Ma fille, dit Gluck après quelques momens de réflexion, l'Hetman est généreux : cependant, si dans quelques jours nous n'entendons point parler de lui, s'il nous laisse dans l'ignorance de son sort, je

ne vois pas pourquoi nous ne quitterions point cet asile pour nous placer sous la protection de Chérémetef. — Mon père, Mazeppa assure que le général m'aime. — Ma fille, il est jaloux, ombrageux; il aura cru que la pitié de Chérémetef avait un but déshonorant, et pour ce grand général et pour nous : le feld-maréchal est notre ennemi; pourtant je ne puis qu'admirer son noble caractère. L'Hetman se trompe; à peine le général l'a-t-il entrevue. Hélas, mon enfant, les hommes ne voient jamais qu'au travers du prisme de leurs passions. Mazeppa t'aime, il croit que tout le monde doit l'aimer. S'il ne revient pas, nous partirons sous peu de temps.

Trois mois se passèrent, et l'Hetman ne donna aucun signe d'existence. Relégués dans un village isolé, Catherine et Gluck ne pouvaient interroger personne sur son

sort; ignorant ce qu'il était devenu, ou ce qu'il avait résolu à leur égard, ils se décidèrent à attendre encore.

CHAPITRE VIII.

MAZEPPA cherchait à se vaincre. Pour ne point succomber à la tentation de revoir Catherine, il avait sollicité et obtenu du Czar l'ordre de conduire ses Cosaques sur les rives du Boristhène, afin d'observer les mouvemens de l'armée suédoise : il espérait, par l'absence, par les plus rudes travaux, oublier un sentiment dont son orgueil s'offensait; surtout il croyait en s'éloignant et laissant Catherine sans protection, se venger de ce qu'il appelait son ingratitude.

Catherine, d'après les désirs de Gluck,

se disposait à se rendre près de Chérémetef pour s'informer du sort de l'Hetman, lorsque le digne ministre tomba tout à fait malade. Bien qu'il affectât de la sérénité, son courage s'était affaibli sous la main du malheur. En effet, quitte-t-on sans regret ses foyers, son pays? Ah! l'homme qui peut vivre éloigné du sol natal, sans y penser seulement une fois le jour, n'a pas reçu du ciel ce sentiment exquis qui fait à tout moment le charme et le tourment de l'existence; cet homme n'a point d'âme enfin! Ah! qu'il vive, qu'il erre sur des rives étrangères; sa patrie ne doit point le regarder comme un de ses enfans.

Gluck avait combattu longtemps sa douleur et l'avait renfermée en lui-même. Craignant de chagriner sa bien aimée Catherine, il lui cachait sa souffrance. Que de fois, en regardant le ciel de la triste contrée qu'il habitait, il invoqua la mort!

Mais, si ses regards se reportaient sur elle, combien il se reprochait son souhait criminel! Cependant la vie lui devenait à charge ; chaque jour une noire mélancolie s'emparait de son âme accablée : il désirait sans cesse que le ciel, touché de sa misère, daignât le rejoindre à son cher Ulric. Ah! depuis le jour où ses yeux le contemplèrent pour la dernière fois, depuis ce jour, son cœur fut brisé. Il ne fit alors que traîner sur cette terre son malheur sans espérance.

Ma fille, dit-il en voyant ses larmes, ma fille, tu dois savoir qu'il faut ici bas se résigner à tous les sacrifices. As-tu pensé que je ne te quitterais jamais? Hélas! j'ai vu périr mon Ulric !... Catherine, ta grande âme doit supporter avec fermeté notre séparation. Si je meurs, fais-toi conduire à Chérémetef; va réclamer sa protection. Il te l'offrit un jour.... Oui,

mon enfant, c'est le seul parti convenable; peut-être t'alarmes-tu mal à propos.... peut-être suis-je encore loin du terme fatal! — Fatal, ma Catherine, parce qu'il faut te quitter: Sans toi, ma chère enfant, je bénirais l'instant où le ciel daignerait m'appeler à lui. Et sa fille désolée serrait ses mains décharnées dans les siennes. Hélas! il lui était impossible de se faire illusion sur le malheur qui allait la frapper.

Bientôt le vénérable ministre fut hors d'état de quitter le lit. Veillant attentivement à tous ses besoins, Catherine passait les jours et les nuits près du chevet du respectable vieillard. Ses mains pieuses soulevaient sa tête appesantie pour l'aider à prendre un breuvage salutaire. Rien n'égalait sa sollicitude et sa tendresse filiale.

Sentant approcher sa fin, voulant lui dérober le spectacle de ses derniers momens, Gluck dissimula sa faiblesse. Loin

de tout secours, Catherine ne pouvait consulter personne sur son état de langueur. Elle s'apercevait bien de son dépérissement, de son effrayante maigreur : mais pouvait-elle penser qu'il fût assez généreux pour épargner à son âme ce que cet instant avait de douloureux.

Catherine avait passé plusieurs nuits à veiller. Un soir le bon ministre feignit de se trouver un peu mieux. Ma fille, dit-il, tu iras te reposer cette nuit; je pourrai la passer sans toi.... Je le veux absolument.... Chère enfant, si tu tombais malade que deviendrais-je ! Soigne-toi pour ton vieux père. Si tu l'aimes, veille sur ta santé. — Eh ! comment puis-je vous quitter, mon père, dans l'état où vous êtes? qui veillera près de vous quand je dormirai? Non, non... Je ne quitterai point cette chambre. Si vous l'exigez pourtant.... Eh bien, il me sera facile de satisfaire ma tendresse et

votre inquiétude ; je me reposerai là près de vous. Vous m'éveillerez, mon père, si vous vous sentez plus affaibli. — Oui, ma Catherine, oui dit-il en lui donnant la main. Mais rassure-toi. La fièvre m'a quitté. — Vous êtes bien faible, répond Catherine en fixant ses beaux yeux sur ceux du vieillard : et un mouvement d'effroi s'empare d'elle. Ces yeux jadis si doux, où respiraient la bienveillance et la bonté, sont caves ; cependant ils brillent encore... ah, c'était la dernière étincelle de la vie. Catherine le considère ; un sourire errait sur les lèvres pâles et flétries de son bienfaiteur. Elle se fait illusion ; l'espoir vient luire à son cœur abattu. N'est-ce pas le sentiment qui survit à tous ceux dont l'âme des malheureux est animée?

Pour ne pas chagriner le malade, elle consentit à ne point veiller. Après avoir apporté dans la chambre ce qui était néces-

saire, Catherine se coucha. Bientôt la fatigue, sa jeunesse la plongèrent dans le plus profond sommeil; elle dormit longtemps. Le soleil était au milieu de sa course lorsqu'elle se réveilla.

Le silence qui régnait dans la chambre lui fit penser que Gluck reposait aussi. Pour ne pas le troubler, elle s'habilla sans faire le moindre bruit. La lampe brûlait encore; Catherine ne soupçonnait pas que le jour fût aussi avancé. Elle ouvrit les volets, et se trouva très-étonnée du nombre d'heures qui s'étaient écoulées depuis qu'elle s'était mise au lit.

Mon père, dit Catherine en tirant les rideaux du vieillard, mon père, voulez-vous prendre quelque chose? Il ne répond point. Elle regarde: la tête du ministre est tournée vers la muraille; elle ne peut voir sa figure.... Mon père? dit-elle encore une fois. Catherine prend sa main, elle est

froide, inanimée.... Oh dieu ! s'écrie-t-elle, il n'est plus ! mon père est mort ! Sa fermeté ne l'abandonne point ; elle court chercher la lampe et passe dans la ruelle. La lumière se répand sur le visage de Gluck.... Il est déjà livide et couvert des marques de la destruction.... Catherine épouvantée fuit.... Mais bientôt rappelant sa raison, surmontant son effroi, elle revient, tombe à genoux près du lit où reposent ces restes chéris, prie le ciel avec ferveur, puis s'écrie : Repose en paix, homme juste, homme pieux ! Hélas ! je n'ai pu te dire un dernier adieu ; tes mains vénérables ne m'ont pas bénie.... Du moins, en quittant cette enveloppe terrestre, ton âme s'est-elle arrêtée un moment sur l'orpheline que tu aimas? Oh ! daigne, du séjour des bienheureux, veiller sur moi ; soutiens-moi dans la route pénible que je vais parcourir Mon père, je t'obéirai.... J'irai trouver

Chérémetef. S'il m'aimait ! Ah, je jure ici près de ton corps glacé de ne jamais faire rien dont je pourrais rougir... Toutes mes actions, je te les soumettrai, mon père, comme si tu étais là, près de moi.... Ton âme y sera.... elle daignera m'avertir de mes dangers. O mon père, mon digne père, je t'en conjure, n'abandonne pas l'orpheline infortunée.... Et Catherine versa des pleurs sur celui qui naguères lui parlait, l'encourageait. A présent, elle est seule, seule sur la terre.... Qui sait quelles infortunes le sort lui réserve encore !

Après avoir posé le drap mortuaire sur la figure de l'homme respectable qui veilla en père sur son enfance abandonnée, elle sortit pour aller trouver le ministre qui résidait dans le village qu'ils habitaient. Arrivée près de lui, Catherine lui raconta, non sans verser bien des larmes, le malheur qu'elle venait d'éprouver, et le supplia

de vouloir bien faire rendre à la terre les restes de celui qu'elle chérissait et dont elle fut si longtemps aimée.

Quelques heures après, des hommes vinrent s'acquitter de cette tâche douloureuse. Le ministre les accompagnait : ce fut lui qui rendit les derniers devoirs à l'homme qui, pendant de longues années, comme lui consola les infortunés; comme lui les secourut de sa bourse, et leur prodigua ses soins pieux. Ah! pouvait-il se dispenser d'honorer la cendre de l'être bienfaisant dont l'utile carrière ne fut qu'une suite de bons exemples et de vertus?

Catherine accompagna jusqu'au cimetière le cercueil de son père adoptif : elle pria le ministre de faire planter sur sa tombe quelques peupliers pareils à celui dont la main paternelle de Gluck ombragea la dernière demeure de son Ulric : il promit de remplir ce vœu sacré. Hélas! une

même année les vit disparaître ! Tous deux l'aimaient, et tous deux n'existaient plus !

En quittant ce lieu de douleur, Catherine, pour y laisser un gage de sa vénération et de son respect filial, déroula les longues tresses de ses blonds cheveux ; le ciseau pour la première fois en trancha quelques boucles. Ombre de mon père, dit-elle en gémissant, je ne possède rien : ah ! reçois de ta fille un gage de son amour ; que ces cheveux reste suspendus aux branches de l'arbre que tu aimas. Mon père, si ton âme visite ta dernière demeure, ces cheveux lui rappelleront Catherine, Catherine que le sort n'a cessé de poursuivre depuis sa naissance. Adieu mon père, adieu ombre sacrée ! elle dit : baise la terre à plusieurs reprises, et recueillie, s'éloigne lentement.

CHAPITRE IX.

La veuve d'Ulric passa encore deux jours dans sa triste habitation : quel isolement ! quel silence ! souvent elle croyait entendre la vénérable voix de son père ; elle se levait avec vivacité, et bientôt retombait sur son siége en répandant des pleurs. De tristes réflexions portèrent le découragement dans son âme. Qu'allait-elle devenir, si Chérémetef l'aimait comme l'Hetman le pensait ! quel allait être son sort ! alors, Mazeppa revint à sa pensée; Mazeppa, si généreux, qui, craignant de l'offenser, avait préféré s'éloigner d'elle ! Ah ! s'il était instruit de sa situation, bientôt il accourrait la protéger :

sans hésiter, elle se confierait à lui ; mais hélas ! elle ignorait ce qu'il était devenu ; si la mort !.. Quoi ! s'écria-t-elle, serais-je destinée à voir périr tous ceux que j'aimerai ! Ah ! s'il était vrai que ma carrière ne soit pas longue !.. Mazeppa, puisse votre attachement pour moi n'avoir pas causé votre perte... que le ciel m'épargne la douleur de gémir sur vous... Demain je partirai ;... demain j'irai vers le feld-maréchal ; puisse cette démarche n'être pas téméraire et ne pas m'attirer de nouveaux chagrins !

Le lendemain, après avoir remercié le ministre, après avoir distribué aux pauvres du village le peu d'ustensiles qu'elle possédait, précédée d'un guide sûr, Catherine quitta le tombeau de Gluck, et partit à pied pour le camp de Chérémetef.

En arrivant au camp, son conducteur s'adressa vainement aux sentinelles pour parvenir jusqu'au général ; personne n'avait

égard à sa prière. Ces hommes farouches souvent ne lui répondaient pas. Le guide montrait Catherine pâle, fatiguée; ils faisaient de sottes plaisanteries et lui tournaient le dos. Il fallut donc se résoudre à errer autour des palissades.

Le jour et une partie de la nuit se passèrent ainsi Son guide ennuyé signifia à Catherine qu'il allait la quitter; ses occupations, sa famille exigeaient sa présence. La pauvre fille le supplia de faire encore quelques tentatives : ainsi que les sentinelles, cet homme fut sourd à ses larmes, à ses prières. Il partit, et la laissa seule errante au milieu des plus grands dangers. Catherine aima mieux s'exposer à tout que de retourner avec lui; sa fierté avait été trop blessée par tant de cruauté.

Chérémetef était absent: Catherine l'ignorait, puisque aucun de ceux à qui ils s'étaient adressés n'avait daigné leur ré-

pondre. Elle résolut donc de se réfugier au plus prochain village jusqu'à l'instant où elle pourrait parvenir à la tente du général.

Ne connaissant point les routes, elle marchait au hasard. Les soldats qu'elle rencontrait la regardaient avec audace; cependant, malgré l'effroi dont son cœur était rempli, Catherine conservait sa noble contenance. Mettant toute sa confiance en Dieu, le priant avec ferveur, elle continua ainsi quelque temps son chemin sans aucun obstacle. Cette tranquillité allait être bientôt troublée.

Les sentinelles avaient averti leurs supérieurs des démarches des deux étrangers; aussitôt l'alarme se répandit dans le camp. On ordonna des patrouilles pour observer ces individus, qui, disait-on, ne pouvaient avoir que de mauvaises intentions.

Catherine cheminait tristement. N'osant interroger personne, elle avait parcouru plu-

sieurs lieues sans trouver une seule chaumière; tout avait été dévasté par la guerre. Accablée de lassitude, découragée pour la première fois, elle s'était assise sur la terre, et, la tête appuyée dans ses mains, s'abandonnait aux plus tristes réflexions.

Tout à coup le bruit de plusieurs chevaux la tire de sa stupeur. Elle regarde; ces chevaux viennent droit à elle. Son premier mouvement est de fuir; cependant elle s'arrête. Ces hommes l'auraient bientôt atteinte; et ses pieds, blessés par les cailloux et les ronces, se refusent à marcher. Elle se rassied, et les attend non sans crainte.

A la description qui leur avait été faite de ses vêtemens, surtout à ce long voile noir dont elle est enveloppée, ils la reconnaissent facilement; ils l'entourent. Celui qui commandait l'escorte saute à bas de son cheval, et, d'un ton insolent et brusque, lui demande ce qu'est devenu son compa-

gnon. — Il est parti, répondit avec douceur la belle veuve. — Il est parti; pourquoi faire? — Pour retourner dans sa famille, et m'a laissée seule comme vous me voyez. — Que vouliez-vous à Chérémetef? — Lui parler. — Il est absent. — Je l'ignorais. — Ton compagnon le sait sans doute? — J'ai dit que nous l'ignorions. — Cet habit de Suédoise ne doit nous faire voir en toi qu'une ennemie. — Dites une infortunée. Dans l'état de misère où je suis, le caractère n'a plus assez d'énergie pour haïr. — Et si tu étais plus heureuse? Enfin que voulais-tu à Chérémetef? — Lui seul doit l'apprendre. — D'où te vient cette fierté; n'es-tu pas au nombre des esclaves? — Catherine ne répondit pas à cette injure. — Allons, dit ce chef avec brutalité, suis-nous au camp. Nous allons te mettre dans un lieu sûr; tu pourras y attendre Chérémetef.

Aussitôt il donne des cordes à des soldats de sa suite. Catherine, sentant que toute résistance serait vaine, présenta elle-même ses belles mains aux entraves qu'on leur préparait : seulement elle baissa son voile de deuil sur sa charmante figure, et se disposa à suivre son arrogant conducteur.

Voyant qu'elle marchait avec peine, il commanda à un des siens de la prendre sur son cheval. Il obéit, et la malheureuse fille adoptive de Gluck fut contrainte de laisser passer des bras hideux autour de son corps élégant. Pouvait-elle se défendre?

Les chevaux furent mis au galop. Quoique très-fatiguée, affaiblie, Catherine n'osa se plaindre. Elle sentait son cœur défaillir, et fut obligée plus d'une fois d'appuyer fortement la main sur sa poitrine pour en arrêter les violentes palpitations.

On découvre bientôt les palissades du camp; on arrive. Le chef, pour se faire un

mérite de sa vigilance auprès du feld-maréchal, enferme Catherine dans un endroit qui servait de prison à ses soldats. Là, on lui apporte un peu de pain, quelques légumes assez apprêtés, une cruche d'eau, et plusieurs bottes de paille. Ce fut ainsi qu'elle attendit le retour de Chérémetef. Catherine dormit paisiblement; sa conscience ne lui reprochait rien. Déjà un doux sommeil avait rafraîchi ses membres fatigués. Que craignait-elle? elle n'offensait personne; ce n'était que quelques heures à souffrir. Ah! depuis son enfance, avait-elle fait autre chose!

Tout à coup les trompettes font retentir le camp de leurs fanfares éclatantes. Tout est sur pied; on entend le trépignement des chevaux; des cris de joie retentissent à l'oreille de la prisonnière; elle écoute; le nom de Chérémetef est répété par cent mille voix; les échos le multiplient. — Ah!

mon dieu, mon dieu, je te remercie, dit-elle en joignant les mains. Le voici; je ne resterai pas longtemps dans cet horrible lieu.

Soit que l'officier qui s'était emparé de Catherine eût été envoyé loin du camp, ou que Chérémetef eût oublié le rapport qu'on lui fit à ce sujet, plusieurs jours se passèrent sans qu'elle parût devant le général. Vainement elle interrogeait l'homme qui était chargé de lui donner sa triste nourriture; il disait simplement que cela ne le regardait pas. Il sortait, et l'orpheline restait toujours prisonnière.

Le découragement s'emparait encore de son âme lorsqu'enfin on daigna se rappeler cette femme qui gémissait captive. On instruisit le feld-maréchal de cet incident. Aussitôt, il donna l'ordre de l'amener devant lui. On vient la chercher, et Catherine sort enfin de ces lieux où elle souffrait

depuis plusieurs nuits et plusieurs jours. Sa pâleur, son abattement l'auraient rendue méconnaissable aux yeux de ses amis; aussi Chérémetef ne la reconnnut-il pas sur-le-champ. Sa taille ordinairement noble et imposante, se trouvait courbée sous le poids du malheur. Encore quelques jours ce n'aurait plus été cette belle Catherine que tout le monde admirait.

— Qui es-tu, jeune Suédoise? demanda Chérémetef. — Général, je suis cette même Catherine que Mazeppa réclama il y a quelques mois. — Que viens-tu faire ici, dans mon camp? — Je viens redemander la protection que vous daignâtes m'offrir lorsque, chassée de mon pays, esclave, misérable, Chérémetef fut notre vainqueur. — Veuve d'Ulric, tu étais belle alors. — Qu'importe ma beauté? Je viens vous supplier d'accorder un asile à mon infortune... j'ai tout perdu... — Quoi! ton père?.. — Mon père

a cessé de souffrir; il est plus heureux que moi! noble Chérémétef, ordonnez, si je ne puis vous être utile, ordonnez, dis-je, qu'on me conduise vers Mazeppa. — Mazeppa! pourquoi me rappeler mon affront? jeune fille, demain tu connaîtras mes volontés. Il appela, et donna ordre que Catherine fût conduite dans une tente voisine de la sienne.

Bien qu'il affectât de l'indifférence, son amour s'était rallumé. En effet, toutes les âmes ne possèdent point ce courage stoïque, capable d'étouffer un sentiment qui n'est pas partagé. L'espoir, aux ailes brillantes d'or et de soie vient nous bercer de ses trompeuses illusions; il sait adroitement flatter notre amour-propre et notre vanité. Ah! combien nous aimons à nous repaître de chimères! Oui, nous-mêmes nous nous trompons. Bientôt désabusés! viennent les pleurs, le désespoir; alors nous détestons notre faiblesse:

alors nous invoquons les froids raisonnemens de la sagesse. Hélas! il n'est plus temps; notre malheur est consommé.

Chérémetef passa une partie de la nuit à chercher un plan qui pût s'accorder avec ses devoirs, et surtout qui n'effarouchât point cette belle fille dont il désirait vivement la possession. Après avoir longtemps rêvé, il décida qu'elle resterait près de lui pour surveiller les gens qu'il avait à sa suite; le feld-maréchal sentait bien le danger de prendre un tel parti; hélas! l'amour résonne-t-il!

Aimable enfant, dit-il le lendemain, j'avais promis de vous envoyer vers mon épouse, mais dans cet instant elle voyage au fond de la Crimée. Son absence ne pouvant être de longue durée, jusqu'à son retour vous serez chargée de veiller sur mes gens. Vous vous ferez rendre compte de tous les détails de la maison, des sommes

qui sont allouées par le droit de la guerre; surtout Catherine faites-vous respecter: car je punirais sévèrement le premier qui oserait vous insulter. Vous êtes étonnée de m'entendre parler de ma maison au milieu d'un camp? Mes équipages, mes domestiques sont dans un château situé à deux lieues d'ici : c'est où je vous envoie : vous y serez maîtresse, ma belle enfant; j'irai vous visiter; j'irai vous surprendre, pour m'informer si vous remplissez toutes les conditions de votre nouvel emploi. Catherine baissa les yeux, et remercia le feld-maréchal.

Catherine, ajouta Chérémetef, vous n'avez rien répondu; ce parti ne vous conviendrait-il pas ? dites-le avec franchise, mon enfant : je veux être votre ami; je veux, s'il m'est possible, vous faire oublier vos malheurs. — Général, je suis confuse de vos bontés. Pourquoi la place que vous m'offrez me déplairait-elle? Je n'ai d'autre

crainte que celle de ne point la remplir au gré de vos désirs. J'espère et je compte sur votre indulgence. — Allez, dit Chéréme-tef, allez Catherine. Et, sans demander sa permission, il colla ses lèvres hardies sur son front virginal. Elle rougit d'indignation, et se hâta de sortir de la tente. Peu d'instans après elle partit pour le château.

Elle sentit alors que la jalousie de Mazeppa l'avait bien éclairée. Peut-elle douter que le général ne l'aime aussi ? Que deviendra-t-elle étant en sa puissance ? Qui oserait lui résister ? comment se sauver ; où se refugier ? Pas un asile ! D'ailleurs ne pourrait-il l'arracher aux lieux qu'elle habiterait ?... Comment se soustraire aux maux qu'elle prévoit ? Qui sait jusqu'où la colère d'un homme puissant peut l'entraîner !... Qui sait... — O Dieu, s'écrie-t-elle après ces déchirantes pensées, ô Dieu, tu m'as toujours arrachée à tous les périls, sauve-moi

de celui dont je suis menacée; épargne-moi l'horreur d'entendre les expressions d'un odieux amour; grand Dieu, je t'en conjure, épargne-moi. Mazeppa, Mazeppa, combien je dois regretter votre générosité!.. C'est aujourd'hui que vous êtes vengé de mes dédains. Si votre âme est susceptible de haine, qu'elle en jouisse; Catherine est malheureuse. Qui sait, qui sait les suites que pourra avoir l'amour que j'ai inspiré à Chérémetef.

L'orgueil de Chérémetef ne lui permettait pas de supporter un refus. Pour s'y soustraire, il forma le projet de ne point déclarer son amour avant d'être certain que Catherine n'y serait pas insensible. Il résolut donc de l'entourer de tant de soins, de tant de prévenances, et surtout de tant de présens, que sa vanité et son jeune cœur en seraient séduits. D'ailleurs qui ne serait flattée d'appartenir à Chérémetef? Chéré-

metef, dont le Czar lui-même avait honoré le triomphe, en marchant au rang de ses plus simples officiers ; lui que la victoire combla le premier de ses brillantes faveurs ; lui, dont le nom volait de bouche en bouche, et dont le peuple ne parlait qu'avec la plus profonde vénération. Ah ! Chérémetef, que font à l'amour les richesses, la puissance ? Il les dédaigne... s'il les chérit quelquefois, c'est lorsqu'il peut les partager avec l'objet aimé. Si tu comptes sur ces avantages importans aux yeux du monde et de la société, tu t'abuses aux yeux de l'amour, ils ne sont rien !

Le lendemain, rempli d'impatience, Chérémetef arrive à son château. Aussitôt on assemble les serfs dans la cour. Le général leur montrant Catherine, dit : Mes enfans, voilà celle à qui vous devez obéir ; je lui remets toute mon autorité sur vous. Servez-là bien, je vous tiendrai compte de

vos soins, de votre complaisance, mais malheur, malheur à celui qui oserait lui déplaire; ma colère le poursuivrait sans relâche. Vous, belle Catherine, commandez ici. Puisse ce séjour effacer de votre souvenir les jours de vos infortunes; puisse Chérémetef faire luire à ces yeux charmans quelques instans de bonheur! Catherine s'inclina pour tout remercîment, et Chérémetef rentra chez lui.

Deux heures après, le feld-maréchal fit appeler Catherine. Malgré sa répugnance, elle fut obligée de se rendre dans son appartement. Il était seul. Aimable fille, dit le général en lui désignant de somptueux habits posés sur une table, vous voici intendante de ma maison. Ces vêtemens grossiers ne vous couviennent plus... en voilà d'autres, choisissez. Catherine les regarde.

Les riches broderies, les superbes fourrures, les bijoux, les perles sont étalés

avec profusion. Elle les admire : ses yeux pour la première fois contemplent tant de luxe et de magnificence. Elle en est étonnée ; dans la modeste demeure du ministre, jamais elle n'eut occasion d'en apercevoir. Chérémetef est flatté de son attention à les considérer ; espère que la vanité, le désir de la parure ont pénétré dans l'âme de la jeune esclave ; il l'assimile aux femmes ordinaires. Peut-il juger ce noble caractère ? La nature avare de ses dons produit rarement dans un siècle plusieurs génies supérieurs, plusieurs grands hommes, et surtout plusieurs héros ; l'erreur de Chérémetef est excusable. Catherine fut la seule héroïne de son temps.

Après quelques instans, elle rejeta sur ces richesses la toile qui les couvrait. Chérémetef surpris s'approche : — D'où vient, belle fille, dit-il, cette indifférence ? Ces vêtemens me semblent assez beaux. Comme

ils rehausseront cette taille élégante ! Ce voile parsemé d'étoiles d'or n'effacera point l'éclat de ces yeux enchanteurs... Est-ce la honte qui te retient ? Clérémetef n'a-il pas le droit de te faire quelques présens : dis, mon aimable Catherine ?—Vous avez voulu m'éprouver, seigneur. Tant de magnificence n'appartient qu'à votre épouse. —Tu es plus belle.—Elle est unie au grand Chérémetef. Qui suis-je, moi ? Une esclave ! — Une esclave faite pour donner des lois. Accepte, Catherine ; il me serait si doux de te parer, de t'embellir encore, s'il est possible. — Cessez de me presser, général, je dois refuser les dons que vous m'offrez. —Ainsi vous ne craignez pas d'offenser un maître ? s'il vous l'ordonnait... — Je ne serais pas tenue d'obéir. D'ailleurs Chérémetef commanderait-il une injustice ; voudrait-il que je devinsse un objet de mépris pour ses vassaux ? Que penseraient-ils en

me voyant parée comme la noble compagne de leur maître ; que penseraient-ils, seigneur ? Soyez-en juge. — Vous avez raison, Catherine, j'ai tort, je le reconnais ; allez remplir vos devoirs... Je ne puis que vous remercier de la leçon que vous m'avez donnée ; et son regard courroucé démentait la modération de ses paroles. Catherine tremblante se hâta de quitter la chambre, et alla dans la sienne rêver à ce nouvel incident.

CHAPITRE X.

Le feld-maréchal avait été blessé du refus de Catherine ; aussi croyant le lui faire sentir, il resta près de huit jours sans paraître au château. La jeune veuve se trouvait heureuse ; personne ne troublait sa vie. Toute entière aux soins de la maison, veillant sur les serfs, sur les domestiques, mettant de l'ordre où régnait la prodigalité, Catherine sut bientôt se faire aimer et respecter.

Un seul homme voyait la nouvelle intendante de mauvais œil ; c'était celui qui remplissait les fonctions de cette place avant

elle. Quoique le général ne lui eût rien retranché sur ses émolumens, il regrettait que d'autres mains que les siennes fussent chargées de distribuer l'or que la grande fortune de Chérémetef lui permettait de répandre au tour de lui.

Lorsque le feld-maréchal revint après plusieurs jours d'absence, il traita Catherine avec la plus grande froideur. Les domestiques s'en aperçurent. Bien qu'ils l'aimassent un peu, ils furent enchantés du déplaisir qu'elle éprouvait, et se flattèrent que la nouvelle intendante allait incessamment rentrer dans la classe dont on l'avait fait sortir; leur triomphe ne fut pas de longue durée.

Chérémetef avait un lévrier qu'il aimait beaucoup. Cet animal jeune, vif, jouait souvent avec un enfant élevé dans la maison. Le doux et joyeux Ivan allait donc tous les matins dans l'appartement du général

retrouver le chien chéri. Là, les parties commençaient. Chéremetef attentif s'amusait de leurs jeux, même de leur colère; délassement très-innocent de ses glorieux travaux.

Un jour, après avoir parcouru tous les coins de la chambre, le lévrier, dans le transport de sa joie, prit un faux élan, sauta par la fenêtre, et resta presque mort sur la place. La fureur du général ne peut se décrire. Dans son transport, il se saisit du malheureux enfant, et allait peut-être l'exterminer; mais il se retint. Cependant il ordonna qu'on le fustige sur le champ pour avoir causé la mort de l'animal qu'il chérissait.

En vain le pauvre Ivan fait retentir l'air de ses pleurs, de ses cris déchirans; en vain il embrasse les genoux de son maître irrité, rien ne peut le sauver du châtiment. Ses larmes, ses sanglots, son désespoir ne

trouvent ni pitié ni justice dans l'âme de celui qui, jusqu'à ce jour, le combla de bontés.

Ainsi l'amitié des grands peut en un instant se changer en haine ! heureux, trois fois heureux celui sur lequel ils ne daignent pas jeter les yeux. Il reste dans son obscurité ; il est pauvre, mais il est indépendant. Pour flatter les favoris de la fortune, il n'est pas obligé de déguiser ses sentimens ; il est libre dans la classe inférieure où le sort l'a placé.

Catherine s'intéressait à cet enfant. Elle entend ses cris, ses gémissemens, elle accourt ; il était déjà entre les mains de l'exécuteur des ordres du général. Elle approche, et dit à cet homme : qu'a-t-il donc fait ce pauvre petit ? — Catherine, Catherine, s'écrie l'enfant, sauve-moi ! — Qu'as-tu donc fait, Ivan ? — Ah ! j'ai tué le pauvre lévrier. — Méchant ! — Oh ! Catherine,

je ne l'ai pas fait exprès ; mais sauve-moi, ils vont me tuer. Catherine l'arrache des bras du domestique. Il veut résister, elle insiste. — Je vais à Chérémetef, s'il est inflexible, je vous rendrai moi-même sa victime.

Aussitôt prenant Ivan par la main, elle se rend à l'appartement du général ; sa fureur n'était pas encore calmée. L'animal favori était étendu à ses pieds ; ses yeux mourans regardaient encore le maître auquel il fut si tendrement attaché. Cette vue redoublait sa colère.

Général, dit-elle avec noblesse, Ivan vient solliciter son pardon ; accordez-le à ma prière, je vous en conjure. S'il vous a offensé, n'est-il pas excusable ? Il est si jeune. Chérémetef ne la regarde point. — Va, pauvre ivan, ajoute Catherine, va tomber aux genoux de ton maître ; supplie-le ; que ta jeune voix l'attendrisse.

— Retire-toi, misérable enfant, répond-t-il en le repoussant loin de lui; retire-toi, ta présence m'importune. — Le noble Chérémetef ne peut-il pardonner à l'enfance une faute involontaire; n'a-t-il jamais failli? D'ailleurs, voudrait-il infliger un châtiment pour une perte irréparable; serait-ce raisonnable? seigneur, Catherine vous implore pour cet enfant, bien malheureux, puisqu'il a pu vous déplaire. — Catherine elle même a-t-elle droit à mon indulgence? N'a-t-elle aucun reproche à se faire, et son offense, l'aurait-elle déjà oubliée? — Mon offense, général! j'ai refusé vos dons, je n'en avais pas besoin. Ici Chérémetef fronça le sourcil, et repéta: Je n'en avais pas besoin. — Seigneur, si vous eussiez daigné peser mes raisons, vous auriez vu que ma conduite était loin d'être blâmable. Je n'ai vu qu'un affront. — Quoi qu'il en soit, cessez de me prier. J'ai

.....

ordonné ; qu'on obéisse. — Pardonnez-moi, général ; j'ose vous résister. Songez à l'injustice que vous allez commettre. Cet enfant est innocent ; une telle action ternira votre gloire... — Osez-vous bien, fille imprudente, tenir un tel langage ? Qui êtes-vous ici ? — Votre esclave, je le sais. Mais cette esclave enfin ne peut-elle avoir une âme ; lui est-il défendu de protéger l'innocent ? Vous êtes le maître de commander la mort de celui qui vous offense... Cependant la voix de l'être courageux peut s'élever contre vous ; il peut mourir, mais votre oreille aura été frappée de ses accens généreux. Quoi qu'il en soit, seigneur, je n'abandonne pas cet enfant à ses bourreaux ; je le protégerai. Ils n'oseront l'enlever de mes bras... Vous-même, dans une heure, lorsque votre courroux sera calmé, vous approuverez ma résistance. Que vous servirait cette faible vengeance ? Elle est

indigne de vous. — J'admire ma patience à t'écouter... combien tu dois m'en savoir gré ! Emmène cet enfant, ôte-le d'ici : que veux-tu de plus ? je fais grâce. Surtout qu'il ne paraisse de longtemps devant moi ; ma colère... — Non, général, non, votre grande âme ne le poursuivra pas ; vous lui ferez grâce entière. Recevez tous mes remercîmens, mes vœux les plus sincères ; ordonnez, Catherine obéira sans murmure, pour vous prouver la reconnaissance dont elle est pénétrée. Chérémetef fit signe de la main, et Catherine sortit avec le pauvre et timide ivan.

Deux heures s'étaient à peine écoulées quand on vint lui dire de se rendre à l'instant chez le feld-maréchal. Tremblante, elle obéit : que lui voulait-il ! sans doute il allait encore exiger quelque chose qui devait lui déplaire ; mais pouvait-elle refuser ? Elle avait vaincu sa colère, elle avait sauvé la

vie peut-être à un être faible. Pouvait-elle regretter cette action? Présumant bien qu'il allait abuser de la grâce qu'il venait de lui accorder, Catherine se détermina à lui faire sentir le peu de délicatesse d'une telle conduite.

Se promenant à grands pas dans l'appartement, le général l'attendait: sa figure n'avait pas encore repris sa sérénité. — Catherine, dit-il, en lui faisant signe de s'asseoir, Catherine, j'ai cédé à votre prière, je vous ai accordé la grâce d'Ivan?.. voici les présens que je vous montrai... ils sont encore à vous!.. — Seigneur, dit-elle en souriant, puis-je refuser celui qui fut sensible à la voix de la pitié? Je vais vous satisfaire: laissez-moi maîtresse de mon choix; que je sois libre... Chérenteff transporté de sa docilité, promit tout; Catherine se leva et s'approcha de la table où ces riches habits étaient annoncés.

Après les avoir encore admirés, elle prit un simple voile de lin blanc, ainsi qu'une robe du même tissu. Voici, dit-elle, général, ce que je puis accepter. Ces vêtemens simples conviennent à ma condition; permettez-moi de n'en pas choisir d'autres. Ceux-ci sont charmans; ne sont-ils pas un don de votre générosité? Je les reçois avec reconnaissance. Non je ne fus point blessée de l'offre que vous m'aviez faite; seulement j'ai tremblé que l'orgueil ne s'emparât de mon âme... Que suis-je sur la terre? Si votre main protectrice s'éloignait de moi, que deviendrais-je? Je vous dois tout, seigneur; mais aussi qu'il est grand, qu'il est généreux, qu'il est digne de vous de me laisser maîtresse de mes faibles volontés... Songez-vous, seigneur, combien je rougirais, si moi, votre esclave, je me trouvais la cause première qu'on osât blâmer ou censurer les actions du vainqueur de

Charles XII ! La reconnaissance que je vous dois m'impose le devoir de veiller moi-même à votre gloire... c'est un dépôt trop précieux pour qu'on se permette d'y porter la moindre atteinte. Malheur, malheur à celui qui en serait coupable ! La haine, le mépris public seraient le prix de tant d'audace... Ces dons simples me sont chers ; ils me sont sacrés. Ils sont encore une preuve de la belle âme de Chérémetef... — Catherine, répond-t-il en souriant, Catherine, si c'est là ton motif, il est glorieux pour moi... Serait-il vrai que tu fusses heureuse de me devoir quelque chose ? Je voulais orner cette figure si belle, si noble ; mais il n'en est pas besoin... Tu as accepté quelques dons de Chérémetef, le temps vaincra ta répugnance..... Tu m'assures donc que ces présens te sont chers, tu ne me trompes pas?—Seigneur, pardonnez ce reproche... Oui, je dois vous le dire, le

mensonge dégrade l'âme. M'avez-vous vu rien faire qui prouvât que la mienne fût avilie ? Je suis dans les fers, je vous appartiens ; cependant mon cœur, mes pensées, mes actions sont à moi. J'en atteste le ciel, jamais Catherine ne fera rien qui soit indigne d'elle ! L'esclavage où elle est la relève à ses yeux ; elle en gémit, mais elle n'en rougit pas. C'est la faute du sort. — Que de fierté, belle Catherine ! — Peut-être ai-je tort... — Crois-moi, chère enfant, je sais t'apprécier. Chérémetef prit sa main, la serra dans les siennes avec expression, mais il n'osa pas hasarder de prendre un baiser. Il allait continuer l'entretien, lorsque plusieurs officiers entrèrent dans l'appartement. Quelques-uns sourirent en apercevant la jolie veuve qui, toute confuse, se hâta de se dérober à leurs regards scrutateurs.

Chérémetef avait été flatté de la prompte

condescendance de Catherine. Il pensait que le dépit de se voir dédaignée par lui en était la cause principale. Il n'imaginait pas que la reconnaissance de la grâce qu'elle avait obtenue pour Ivan fût un motif assez puissant pour toucher un caractère généreux.

Ah ! les hommes ne jugent point le sexe le plus faible sans impartialité ; toujours leurs passions les aveuglent. Il est bien rare qu'une femme trouve en eux des appuis, des protecteurs désintéressés.

Tout était tranquille dans le château du feld-maréchal ; on ignorait même quand les hostilités recommenceraient. Chérémetef voyait chaque jour Catherine, et chaque jour s'enivrait davantage de ses charmes. Timide, elle s'en apercevait bien ; mais devait-elle lui laisser voir qu'elle le craignait ? D'ailleurs il ne lui en parlait jamais ; jamais un mot qui pût l'effaroucher n'était

prononcé ; seulement ses regards, le son de sa voix, ses mouvemens, tout trahissait des sentimens que son orgueil s'obstinait à cacher.

La douce et modeste Catherine souhaitait que quelque événement pût l'arracher à la crise qu'elle prévoyait devoir bientôt arriver. Tous les soirs elle priait le ciel de la délivrer d'un péril toujours croissant. Chérémetef ne la quittait plus ; elle se trouvait forcée de faire les honneurs de sa maison, même de sa table, usage que Pierre venait d'adopter dans son empire. (1) Combien sa timidité, son embarras l'embellissaient aux yeux de son maître ! Comme il était heureux, lorsque ses regards se tournaient vers lui et semblaient implorer son appui ! Souvent, en voyant sa grâce, il

(1) Les femmes russes, de quelque condition qu'elles fussent, ne paraissaient jamais à table.

regrettait que le destin ne lui eût pas présenté cette jeune beauté avant d'avoir formé d'autres nœuds. Avec quel plaisir il l'aurait nommée son épouse bien aimée !.. Regrets tardifs ; sa main ne lui appartenait plus.

Chérémetef, après avoir passé près d'un mois à contempler les charmes qu'il adorait, repartit pour le camp. Déjà depuis deux jours Catherine respirait ; elle était tranquille, lorsque sa sécurité fut troublée par un message du feld-maréchal. Il envoyait une lettre, qui lui enjoignait de partir sur-le-champ du château, et de suivre le guide chargé de la conduire en lieu de sûreté. Après un instant d'embarras : Je ne puis, dit la veuve d'Ulric au messager, je ne puis prendre connaissance de cet écrit ; je ne sais point lire... — Catherine, il m'a ordonné de vous dire qu'Elizabeth, son épouse arrive aujourd'hui peut-être. Le

feld-maréchal ne veut pas que vous paraissiez devant elle. — Et pourquoi ? — Je l'ignore. Fobéis quand il parle ; je ne fais rien de plus. — Retournez près du général ; dites-lui que, forte de ma conscience, je ne quitterai point ces lieux. Son épouse me verra ; je n'ai point à rougir devant elle. Je reste ici ; et lui remettrai moi-même les clefs de sa maison. Le messager insistait ; Catherine fut inflexible.

Deux heures s'étaient à peine écoulées qu'un grand bruit se fit entendre dans la cour. Une foule de kibitques, de chariots de voyage annonce l'arrivée de l'épouse de Chérémetef. Sa suite était nombreuse. Bientôt elle-même parut dans un traîneau magnifique attelé de rennes. A peine fut-elle entrée, que Catherine, à la tête des serfs, des domestiques, s'avança. Quelle est cette fille, demande Elisabeth ? — Madame, répond avec ironie l'ancien intendant, c'est

celle qui occupe ma place. — De quel ordre ? — De celui de Chérémetef, mon maître, dit aussitôt Catherine. — Vous ai-je interrogée pour oser prendre la parole devant moi. Igor, rentre dans tes droits ; je l'ordonne. Vous, protégée de mon époux, allez attendre mes volontés. Dans peu d'heures vous apprendrez votre sort. Après une telle réception, que la veuve d'Ulric était loin d'attendre, elle sortit, non sans éprouver quelque inquiétude.

CHAPITRE XI.

ELISABETH, après s'être retirée dans son appartement, fit appeler Igor. Il vint, et elle l'interrogea dans le plus grand détail sur cette fille dont la beauté l'avait étonnée. La jalousie, avec tous ses poisons, était entrée dans son sein. Instruite par Igor de l'amour de Chérémetef, elle jura au fond de son âme de se venger cruellement d'une rivale aimée. — Madame, ajouta le délateur, on dit même que le général veut en faire son épouse. — Son épouse ? le perfide ! — Pardonnez à mon zèle ; mais je pense que vous ne sauriez trop tôt éloigner

de lui un objet aussi dangereux... Il l'aime, il peut tout sacrifier... il est puissant... le Czar a besoin de lui... — Tu m'éclaires.... Voilà donc le prix de mon ardent amour ! Je serais dédaignée... une rivale... mot affreux ! moi !... et quel objet me préfère-t-il? Une esclave, une vile Suédoise ! Non, j'en fais serment, le barbare ne la verra plus... Ecoutez, Igor : cette fille est belle, la voulez-vous pour épouse? Je vous donne l'intendance de mes terres de Crimée et deux mille roubles. Emmenez-là, que mes yeux ne puissent la revoir, que surtout Chérémetef ignore toujours que j'ai disposé d'elle... répondez, consentez-vous à mes désirs ? — Madame, Igor, votre serviteur, est prêt à obéir aux ordres que vous daignerez lui donner. Je consens à devenir l'époux de Catherine. — Faites-la venir sur-le-champ. Igor sortit et l'envoya chercher.

L'épouse de Chérémetef, dévorée de ja-

lousie, errait dans son appartement : des larmes de fureur inondaient ses joues décolorées ; elle sentait par momens son cœur prêt à se briser de douleur. Ah ! qui n'a pas senti ces déchiremens de l'âme, à l'instant où l'on apprend la trahison de l'objet en qui nous mettions notre félicité, notre bonheur ? Qui pourrait exprimer l'anéantissement que l'être sensible éprouve ? Avec quelle ivresse il recevrait la mort, si elle se présentait ! Mais il faut souffrir ; il faut qu'il cache ses peines cuisantes, peines que peu d'âmes sont capables de ressentir... Pauvre Elisabeth, en vain tu veux éloigner l'objet qui cause ton tourment ; son absence te rendra-t-elle un cœur qui n'est plus à toi ! Espère, espère encore. Cependant l'innocence de celle que tu nommes ta rivale, son généreux caractère, ses devoirs, tout lui impose la loi de ne pas abuser de son ascendant et de l'amour de ton époux.

Catherine parut bientôt. La candeur de sa figure, son maintien noble et imposant désarmèrent un moment le courroux de la fière Elisabeth. Elle la regarde ; sa beauté la fait frémir. Elle qui la voit avec des yeux prévenus, ne peut cependant se dissimuler que ses traits sont ravissans. Plus elle la considère, plus cet examen lui perce le cœur. Ah ! pensait-elle, Chérémetef ne pourra plus m'aimer, Malheureuse ! et ses larmes coulaient en silence. Debout, Catherine la regardait avec émotion. Elisabeth était belle, et les pleurs de la beauté trouvent facilement le chemin de tous les cœurs.

Mais la jalousie revint bientôt avec toutes ses fureurs. Elisabeth essuya ses larmes, et, prenant le ton d'une femme offensée, lui dit : — Depuis combien de temps appartiens-tu à Chérémetef? — Je tombais en son pouvoir peu de mois après la prise de

Marienbourg, madame.—Tu fus au nombre de ses esclaves dès cet instant ? — Non, madame, je fus réclamée par l'Hetman Mazeppa. — Mazeppa, répond Elisabeth avec un sourire. — Oui, madame, au vertueux Mazeppa. — Pourquoi donc l'as-tu quitté? — Il m'aimait; ne pouvant vaincre son amour, il a fui, peut-être pour toujours. — Tu préféras l'illustre Chérémetef au chétif Hetman des Cosaques ?—Madame, le général, dans mes jours de malheur, daigna m'offrir sa protection. Lorsque le sort me poursuivit, lorsque je fus sans asile, j'allai réclamer ses bontés. Il voulut bien les accorder à ma misère; voilà tout, madame. — Il t'aime? — Je crois votre époux trop grand, trop généreux, madame, pour abuser de mon infortune; je suis son esclave... — Et tu ne lui résisterais pas, misérable? — Pardonnez-moi, madame. —Tu m'en imposes. Ce vêtement, ce voile

ne conviennent pas à une esclave. — C'est un don de Chérémetef; j'ai dû les recevoir. — Perfide ! ils sont le prix de ta honte. — Non, madame. Le feld-maréchal m'en offrit de magnifiques... Il n'appartient, lui dis-je, qu'à votre illustre épouse de s'en parer; je les refusai. — Ainsi, ces vêtemens que je crus un présent de son amour, avaient été refusés par une esclave? O fureur! écoute... Voici l'époux que j'ai choisi pour toi. — Igor? répond Catherine en souriant. — Oui, Igor; que peux-tu espérer de plus? Donne à l'instant ton consentement ou la mort... — J'ai refusé la main de Mazeppa, madame; je vous laisse à juger si cet homme peut me convenir. — Malheureuse ! tu aimes donc Chérémetef ? — Non, madame. — Non? c'est impossible. — Pardonnez; je vous le répète, je n'aime point Chérémetef. — Quoi ! ce front orné des palmes de la gloire, ce maintien majestueux, cette

noblesse d'âme, cette voix qui porte le trouble dans tous les cœurs... et, plus que tout cela, ce courage indompté, rien ne t'a pu séduire ? Jeune fille, tu trahis la vérité. — J'ai dit, madame, que je n'aimais point le général. J'ai admiré ses hauts faits, j'ai vu un grand homme en lui, mais aussi j'ai vu le destructeur de mon pays. N'est-ce pas lui qui fut la cause de la mort de mon époux ?... — Tu fus mariée ? — Oui, madame. N'est-ce pas lui enfin qui nous chassa de nos foyers ? Sans lui connaîtrai-je l'esclavage ? — Tes grands mots ne me séduiront pas. Prends Igon pour époux, ou crains les effets de ma colère. Sais-tu jusqu'où peut aller celle d'une femme offensée ? Sais-tu quel châtiment je pourrais t'infliger ? Car enfin tu as détruit mon repos, mon bonheur. Chéremetef a pu t'aimer. Choisis la mort ou l'hymen. — Je le refuse. — Qu'on appelle mes esclaves, que le

knout me fasse raison de ta désobéissance. —Vos menaces, madame, ne m'intimident pas... S'il est vrai que Chérémetef m'aime, de quel œil verra-t-il son épouse, la mère de ses enfans, couverte du sang de l'innocence ? Cette main encore dégoûtante ne lui fera-t-elle pas horreur ? Cette voix, qui ordonna mon trépas, pourra-t-il l'entendre sans frémir ?.. Votre intérêt, madame, vous commande de m'épargner. Ah ! j'espérais que votre arrivée en ces lieux m'arracherait aux tourmens, aux poursuites auxquelles je suis condamnée chaque jour.. Vain espoir ! vous m'offrez la mort... une mort ignominieuse pour prix de ma résistance !.. Et, si j'aimais Chérémetef, auriez-vous le pouvoir de m'arracher de ses bras ? Réfléchissez, madame; serais-je ici ? —Ce matin même, il m'a ordonné de fuir; je suis restée. Innocente, n'ayant point à rougir de moi, j'ai dû le faire. — Ce matin,

dis-tu, il voulait te soustraire à ma vue? — Oui, madame, un messager est venu me porter l'ordre de quitter le château. J'ai refusé..., je vous ai attendue. Je comptais sur votre générosité, je me flattais que, sensible à mes prières, vous daigneriez vous occuper de mon sort malheureux... Elisabeth n'écoutait point Catherine; sa colère s'était réveillée. L'idée que son époux avait voulu la dérober à ses yeux, lui était affreuse; aussi, sans répondre un mot, elle commanda au traître Igor d'appeler les serfs chargés de fustiger les esclaves. Ils arrivèrent bientôt; leur vue hideuse fit trembler Catherine; son beau visage devint pâle comme la mort. Ce n'est pas la crainte de mourir qui l'effraye, c'est la honte du supplice, c'est l'horrible pensée de se voir dépouillée par les mains cruelles de ces hommes inhumains.

Elisabeth remarqua son extrême agita-

tion : elle espéra que cet appareil l'épouvanterait assez pour la faire céder à son impérieuse volonté ; aussi elle dit avec hauteur : — Tu vois, je n'ai qu'à prononcer un mot. — Je vois, oui je vois qu'un caprice peut causer le trépas d'une infortunée. — Il ne tient qu'à toi d'être heureuse : que peux-tu désirer davantage ? — Je désire avoir la liberté de prendre un époux de mon choix. Mais madame, puisque mes discours ont glissé sur votre âme, puisqu'il vous faut du sang, une victime, prenez ma vie, mais abrégez mon supplice. O mon père, ô mon bienfaiteur, priez pour moi ; je vais aller vous rejoindre... frappez, madame, frappez vous-même si vous en avez le courage. Et Catherine découvrait sa poitrine : Frappez, ajouta-t-elle, frappez... et les larmes inondaient sa belle et pâle figure.

L'indignation dont elle était animée, l'injustice dont elle était l'objet, et, plus que

tout cela, l'humanité qui parle toujours au fond des cœurs qui ne sont pas encore parvenus au comble de la férocité, son action, sa beauté, ses pleurs, tout émeut l'âme d'Elisabeth. Attendrie, elle détourne sa vue de cette jeune femme dont sa jalouse fureur allait prodamner la mort; son cœur, fatigué d'une lutte pénible, se déchire : elle tombe sur un siége en pleurant : Ah! qu'allais-je faire, dit-elle! fatal amour! .. je devenais criminelle! Elle s'arrête, et fait signe à tout le monde de sortir : Catherine allait obéir; Elisabeth la rappelle : — Reste, ajouta-t-elle; reste, jeune infortunée. Ah! si je pouvais te croire!.. Si mon âme pouvait se reposer sur toi... est-il vrai que tu n'aimes point Chérémétef? rassure-moi, rassure mon amour désolé! Si tu me trompais, que tous les malheurs ensemble tombent sur ta tête coupable! Quoi! tu peux le voir avec indifférence? Quoi! son regard n'a

point troublé tes sens? — Non, madame; non: Chéremetef était époux, je ne dus point élever ma pensée jusqu'à lui. S'il est vrai que vous me pardonniez d'avoir pu l'intéresser... Elisabeth fit un mouvement de dépit. Catherine continua : — Oui, madame, j'osé implorer vos bontés; placez-moi dans quelque maison dont le feld-maréchal ne puisse disposer : Eloignez-moi de ses yeux, je le désire. — Tes paroles sont-elles bien sincères? mais où te placerai-je? partout tu auras des dangers à courir, jeune fille, tu es si belle!.. — Partout, madame, je saurai me défendre. Je souhaite abandonner ces lieux, non que je craigne le général, mais votre protection assurera ma tranquillité, la vôtre, madame, et vous connaîtrez que jamais le mensonge ne souilla les lèvres de Catherine. Disposez de moi, je suis prête à partir quand vous l'ordonnerez. — Eh bien, je verrai. En attendant, Catherine,

cache mes fureurs à mon époux... Dérobe-lui ma cruauté envers toi... Tu ne connais pas l'amour sans doute : puisses-tu ne jamais ressentir l'effet de ses poisons! Chérémetef que j'ai tant adoré, Chérémetef pour qui j'aurais donné mon sang, ma vie... il est ingrat! Une autre a pu faire battre son cœur! Elisabeth, Elisabeth, tu devais mourir le jour où l'on t'apprit cette funeste nouvelle! pardonne, excuse mes égaremens; mon âme n'est point tranquille. Oh, que je souffre! Oui, oui, tu as raison, il faut t'éloigner. Tu le veux, tu ne changeras point d'avis au moment de l'exécution. Tu partiras; peut-être même faudra-t-il te donner des torts... Catherine, ne sois pas généreuse à demi, souffre qu'il se plaigne de ton ingratitude, qu'il te croie coupable; alors, alors il reviendra vers la triste Elisabeth. Le voudras-tu? — Madame, si vos bontés me procurent un asile sûr, peu

m'importera le courroux du général; vous saurez si je l'ai mérité : votre conscience sera mon juge. — Si je te plaçais chez Menzikof? il est mon parent, il adore sa charmante épouse; elle est douce, aimante... Natalie, tu es aimée, tu es heureuse, tu prendras pitié de son malheur. Oui, je lui écrirai, et tu porteras ma lettre; cette nuit tu partiras. A présent Chérémetef peut venir. Avant de nous quitter je t'apprendrai ce que j'ai fait pour l'ingrat, et tu verras s'il devrait m'oublier sitôt. Va, Catherine, va te reposer; efface de ta belle âme le souvenir de ma frénésie. Plains-moi, j'aime, j'aime et je suis dédaignée... Menzikof est mon ami, mon parent, il te recevra. D'ailleurs Chérémetef n'osera point te réclamer dans sa maison : peut-être il t'oubliera. Adieu, Catherine, plains-moi, je suis si malheureuse! Elle tendit sa belle main à la douce orpheline. Catherine gémissant de ses fureurs y posa ses

lèvres, en même temps que son cœur prononçait tout bas oubli et pardon.

Vers la fin du jour Chérémetef arriva. Mécontent, il se rendit aussitôt chez son épouse : Madame, dit-il, je pensais que vous deviez passer au camp avant de vous rendre ici ; vous me l'aviez mandé : je vous attends ; vous changez de route et d'avis au même moment. Que dois-je penser d'un tel caprice? — Chérémetef, quelle froideur ! quel langage ! Madame... Ah ! ne suis-je plus votre Elisabeth... Une autre m'aurait-elle chassée de votre cœur?.. — Toujours injuste, toujours de la jalousie... — Cette fille que j'ai vue, que j'ai trouvée ici. — Eh bien? — L'aimeriez-vous! — Quelle question, dit-il en la regardant fixement. — Cette question est juste : vous vouliez la dérober à mes regards ! — Quand cela serait? — Quand cela serait..... perfide ! — Encore des fureurs ! épargnez-les-moi. Jusqu'à cet

instant je fus assez faible pour avoir de l'indulgence pour vous ; aujourd'hui que vos plaintes ne frappent plus mon oreille fatiguée de les entendre. — Cette fille enfin, qu'en voulez-vous faire ? — Si vous l'avez vue, vous devez le savoir. Cette fille m'intéresse, cette fille n'a plus de parens, j'ai promis de la protéger, je tiendrai ma promesse. — Je le crois. Elle est belle ; Chérémetef n'est pas insensible à tant d'attraits. — Vos discours m'importunent, madame : j'ordonne qu'ils cessent. Où est Catherine ? qu'on l'appelle. — Cruel ! non vous ne la verrez pas, je ne puis consentir à la laisser sous vos yeux. Chérémetef, prenez pitié de ma douleur mortelle. — Elisabeth devrait-elle montrer tant de faiblesse ? a-t-elle oublié combien elle m'était chère ? — Hélas !.. m'était chère !.. je ne vous le suis donc plus ? — Toujours des chimères ! toujours vous vous plaisez à vous tourmenter. Qu'on ap-

pelle Catherine. Un domestique obéit, et bientôt elle entra dans l'appartement.

Elisabeth n'était point tranquille. Loin de se fier à la parole de l'orpheline, elle tremblait que la présence du général ne lui donnât le courage de dévoiler la conduite qu'elle avait tenue avec elle. A la vue de la veuve d'Ulric, elle rougit, pâlit alternativement; Chérémetef vit son trouble, et l'imputa à la jalousie dont elle était dévorée. . . . . .

Catherine, dit-il avec douceur, depuis l'arrivée de mon épouse, n'avez-vous reçu aucun outrage? personne ne vous a-t-il offensée? — Personne, seigneur. — Vous avez vu madame : que vous a-t-elle dit? — Madame a daigné me témoigner quelque bonté. — Vous me surprenez, Catherine... — Pourquoi, seigneur? Chérémetef jeta un regard scrutateur sur Elisabeth qui, rassurée par le calme de celle qu'elle mal-

traita peu de momens auparavant, sentit dans son âme l'admiration la plus vive se joindre à la plus sincère amitié.

Le feld-maréchal sortit et laissa les deux femmes ensemble. Elisabeth, pénétrée de regret, oubliant la distance qui les séparait, se leva précipitemment et vint serrer la noble Catherine sur son cœur. — Oh! combien, jeune Suédoise, dit-elle, tu es au-dessus de moi? où as-tu pris tant de grandeur d'âme? à ta place, je ne crois pas que je t'eusse imitée! Quoi! ne pas chercher à se venger. O caractère magnanime! heureux, heureux celui qui saura te distinguer dans la foule des femmes; heureux celui que tu aimeras. — Cette simple action ne mérite pas tant d'éloges, madame : Vous eussiez fait comme moi, j'en suis certaine. — Je ne suis pas si généreuse, j'en conviens; mais puisque nous sommes seules, je vais, en peu de mots, te faire le récit de mes fautes et

de mon amour pour Chérémetef. Écoute, Catherine, et surtout ne suis pas mon exemple. J'ai déjà versé bien des pleurs, peut-être en verserai-je encore davantage quelque jour... Écoute.

CHAPITRE XII.

Je suis fille unique du gouverneur de la Crimée : élevée par un père qui m'adorait, je contractai de bonne heure l'habitude de ne pas souffrir la plus légère contradiction ; née dans un climat brûlant, mon caractère en prit bientôt toute l'effervescence : sans cesse entourée de flatteurs, sans cesse caressée, je passai ainsi mon heureuse enfance. Le plus faible chagrin m'était épargné ; tout le monde volait au devant de mes désirs ; ah ! je n'avais pas le temps d'en former... mon père, flatté de ma beauté naissante, aurait donné tout son sang pour assurer mon

bonheur. Combien j'abusai de son aveugle amour! qu'il gémit longtemps de mon ingratitude et de mon absence! O mon père! à présent je pleure aussi.

Parvenue à l'âge de prendre un époux, l'ambition suggéra au gouverneur de me ménager l'hymen de Valdamir, prince ou kan des Tartares de Crimée. A cette nouvelle, je m'emportai, moi, devenir l'esclave d'un souverain encore barbare! jamais je ne souscrirai à cet hymen. Contrariée pour la première fois de ma vie, je feignis d'être malade pour ne point assister à l'arrivée de mon futur époux : mon père trop faible se désespéra, et vint dans mon appartement me supplier, dans les termes les plus tendres, de ne point lui causer la douleur de faire un pareil affront à ce prince; je fus inflexible : ses prières, ses larmes ne purent me faire changer de sen-

timent. Je restai chez moi, et, pour la première fois, mon père fut forcé de regretter l'éducation qu'il m'avait donnée.

Le cortége de Valdamir était magnifique. Cent chevaux blancs conduits par des esclaves vêtus de l'ancien habit tartare, ouvraient la marche. Le prince, entouré d'une foule d'officiers russes, suédois, tartares, paraissait, me dit-on, certain d'obtenir un bien qui lui avait été vanté avec enthousiasme. C'était un père qui parlait de sa fille bien aimée; ah! cette faiblesse est excusable. Plusieurs chameaux le suivaient chargés de riches présens qui m'étaient destinés; je ne les reçus pas. L'amour devait me faire oublier mes devoirs; l'amour devait me forcer à offenser mon père, et de plus, lui faire manquer à la parole sacrée qu'il avait donnée. Source de nos erreurs, source de nos peines, fatal amour, tes dou-

leurs l'emportent toujours sur tes plaisirs !

Restée seule dans mon appartement je m'ennuyais mortellement : mes femmes étaient toutes occupées à satisfaire leur curiosité : celle qui m'avait nourrie, après y être restée quelques instans accourut près de moi. Nonchalamment, je m'informai quelle figure avait l'homme désigné pour mon époux. Ma nourrice m'assura qu'il était beau, bien fait; Elisabeth, ajouta-t-elle, cependant ce n'est pas lui qui attire tous les regards, c'est un jeune russe : quelle belle tête ! quelle noblesse dans ses traits, dans son maintien !.. Mon enfant, vous avez eu tort de rester chez vous, car vos yeux n'ont jamais rien vu d'aussi parfait. Je restai confuse à ces paroles, je regrettai vivement de ne pouvoir juger par moi-même de la fidélité de ce rapport; ensevelie dans une profonde rêverie, je cherchais aussitôt les moyens de me rendre

à la salle où la réception de Valdamir devait avoir lieu.

Nariska, chère nourrice, dis-je après quelques momens de silence, chère nourrice, je veux aller trouver mon père; je me sens mieux. Combien il sera flatté de ma condescendance! sonne mes femmes, et qu'on m'habille à l'instant. Surprises de cet ordre, elles accoururent, et ma toilette fut promptement achevée, tant j'étais impatiente. Alors j'envoyai prévenir mon père que ma santé me permettait de me rendre à ses désirs. Enchanté, il en avertit le prince; celui-ci ne pouvant lui-même venir au devant de moi, en chargea un des officiers de sa suite : ce fut Chéréметef... Ma nourrice me fit un signe en l'apercevant; je conclus que c'était celui qu'elle m'avait vanté. A peine si j'osais porter mes regards sur lui; je sentais un trouble indéfinissable. Que devins-je en entendant les

mâles accens de sa voix ! Ah ! le son en retentit encore à mon oreille, il fait encore vibrer mon cœur ! Chérémetef, dès cet instant, je t'appartins ; dès cet instant j'abjurai mon indifférence.

Chérémetef parut surpris à ma vue ; il me trouva belle, m'a-t-il dit depuis. Pour moi, les yeux baissés vers la terre, je ne pouvais me hasarder à porter mes regards sur cette noble figure ; il m'offrit sa main. Comme je tremblais en lui présentant la mienne ! Cependant je cachai mon trouble, et le suivis dans la salle où tout le monde était assemblé.

Soit que ma parure fût recherchée ou que l'émotion que j'éprouvais eût animé mon teint, un murmure approbateur se fit entendre lorsque j'entrai ; me trouvant auprès de mon père, moins timide sous son égide protectrice, je levai les yeux : je vis Chérémetef..... Dieu tout puissant, vous

deviez alors me priver de la vie; je fus si heureuse en cet instant! Tous ses traits respiraient l'ivresse, l'amour. Ah! je me crus aimée... Je l'étais alors; Jours de mon bonheur que vous vous êtes vite écoulés!

Le prince me vit avec les mêmes yeux que toute l'assemblée; mais la fierté de son caractère ne lui permit pas d'avoir pour celle qui devait être son épouse la plus légère prévenance. J'étais promise par un père, je devais donc obéir; d'ailleurs l'honneur qu'il voulait bien me faire méritait de ma part une entière soumission. Telles sont les mœurs des Tartares; les femmes, à peine les comptent-ils dans leurs grossiers usages; l'arc, les flèches, leurs chevaux, la guerre et ses horreurs, telle est la vie de ce peuple encore barbare et dans l'enfance de la civilisation.

L'inconséquence que je venais de commettre satisfit l'orgueil de Valdamir; il

pensa que le désir de le voir m'avait forcée à sortir de mon appartement; aussi daigna-t-il d'en témoigner son contentement à mon père. Quant à moi, sa dignité eût été blessée s'il m'eût adressé seulement le plus faible hommage.

Un festin magnifique suivit; nous passâmes tous dans l'endroit où la table était servie. Le hasard plaça Chérémetef en face de moi. Toute entière à l'amour qui m'entraînait, déjà pleine de confiance en ces nobles regards, me disant à chaque instant, *je t'aime!* Tu les a vus Catherine..... heureuse, heureuse, ils ne t'ont pas séduite! mais moi... respectons mon époux!

Assis près de Valdamir, il ne craignait point que sa jalousie l'éclairât sur le sentiment qui venait de s'emparer de son âme.

Certain de son triomphe, le kan ne dissimulait point la joie qu'il ressentait; bientôt il pria mon père de fixer le jour et l'heure

où nous serions unis. A cette demande je pâlis, mais l'orgueilleux prince de Crimée ne s'en aperçut pas; cependant, prenant son verre, et l'élevant au-dessus de la table, il s'écria : buvons, amis, à la santé de la belle Elisabeth, épouse de l'heureux Valdamir. Tous les convives à l'envi répétèrent ces paroles; mon père s'y joignit, moi-même je fus contrainte d'avancer mon verre près de celui du kan des Tartares; transporté de cette faveur, échauffé par le vin, peut-être par mes faibles attraits, l'orgueil de Valdamir céda pour quelques instans : se saisissant vivement du verre que je présentais, il avala la liqueur qu'il renfermait. — Elisabeth, dit-il, noble Elisabeth, tu es à moi, j'ai vidé ta coupe; tu m'appartiens; ce pacte est sacré. (1) Soit hasard,

(1) Les peuples de l'Asie regardent comme un lieu sacré de se désaltérer ensemble : on ne peut donner la mort à celui dont on vient d'étancher la soif.

soit maladresse, Chérémetef laissa tomber son verre et ne but point à la santé de la nouvelle épouse. Mes regards le remercièrent de ce trait d'amour, et je jurai de nouveau de n'appartenir qu'à lui. Que me faisait une couronne? En avais-je besoin! vivre pour lui, près de lui, telle était mon ambition, ma gloire! ingrat Chérémetef, tu pensais alors comme Elisabeth; alors, tu lui aurais sacrifié ta vie; combien peu de temps t'a changé!

Rentrée chez moi, l'âme remplie de son image, je ne m'occupai que des moyens de rompre un hymen que je n'envisageais qu'avec horreur. Je pensais qu'en instruisant mon père de ma répugnance invincible, il pourrait se résoudre à retirer sa parole; ah! que je connaissais mal les effets de l'ambition. Pour la première fois, mon père devait voir mes pleurs sans être ému.

Deux jours après, sans réfléchir sur les

suites de mon imprudence, sans prévoir la situation difficile où j'allais placer Chérémetef, je lui écrivis : je lui mandais qu'ayant été promise à Valdamir sans qu'on eût consulté mon cœur, je ne me croyais pas coupable de ne point accomplir une promesse donnée sans mon consentement; j'ajoutais que, possédant une fortune immense, ne désirant point les honneurs du pouvoir souverain, je lui offrais ma main, ma foi, et un attachement que la mort seule pourrait anéantir. Ah! j'ai bien tenu ma parole. Oui, Chérémetef, oui, je t'aimerai jusqu'au trépas!

Je chargeai ma nourrice du message; plus prudente que moi, elle crut ne pas devoir en faire usage, et le remit à mon père, qui, peu de momens après, parut dans mon appartement, ayant à la main ce fatal billet. A cette vue je pâlis, cependant je rappelai mon courage.

Fille ingrate et trop chère, me dit-il, quelle erreur a pu t'entraîner? Penses-tu que ce guerrier veuille trahir l'amitié et abuser de l'hospitalité qu'il a reçue de moi? quels sont tes motifs pour refuser une alliance si honorable? une fantaisie, un fol entêtement. Connais-tu celui à qui tu ferais tant de sacrifices? Valdamir l'estime, je le sais : ô chère Elisabeth, en n'accomplissant point l'hymen projeté, tu me fais trahir mes sermens, manquer à ma parole; en un mot, tu fais planer le déshonneur sur mes cheveux blancs. Si tu es rebelle à mes désirs, à ma prière, songe aux chagrins, aux regrets auxquels je vais être en proie; qui sait même, qui sait jusqu'où la fureur de Valdamir peut se porter! réfléchis, Elisabeth, réfléchis bien aux suites de ta désobéissance. — Mon père, sans doute, je connais ta tendresse pour moi : cependant penses-tu qu'en aveugle victime, je présente au

joug que tu m'imposes une tête soumise ? non, mon père, non, je te l'ai dit, jamais Elisabeth et Valdamir ne seront époux ; j'accepte plutôt tous les malheurs. J'aime ce guerrier russe, j'aime Chérémetef. — Ma fille, songe à ton refus, il pourra te coûter bien des larmes. — Mon père, si la main de Chérémetef les essuie, ah ! je ne regretterai point d'en verser. A qui le sacrifierais-je !.. Mon père, après avoir inutilement pressé, ordonné, se retira furieux de ma désobéissance.

Quelques heures après, je fus mandée dans son appartement ; Valdamir et sa suite m'attendaient. Je fus interdite en voyant au milieu d'elle Chérémetef, Chérémetef pour qui je bravais le courroux d'un père, mais bientôt cette vue me donna un courage surnaturel. Bien qu'il ignorât qu'il fût aimé, je voulus convaincre Chérémetef que, pour lui appartenir, rien ne pourrait me

faire changer de résolution. J'étais disposée à mépriser l'éclat des richesses, et même à braver la misère la plus affreuse pour être unie à lui.

L'acte de la célébration allait se consommer : un ministre grec était tout prêt; debout, les yeux rayonnans de plaisir et d'orgueil, Valdamir s'avança : *belle Elisabeth*, viens ratifier le pacte de l'alliance : tu es à moi. — Non, prince, répondis-je, non, je ne puis souscrire à votre demande : jamais le prince de Crimée ne sera ni mon maître ni mon époux. Furieux, son premier mouvement fut de porter la main sur son épée. Sans m'émouvoir, sans trembler, je regardai mon père, en disant : avais-je tort, mon père? je le répète, non, ma main ni mon cœur, ne seront jamais à Valdamir. Mon père, transporté de colère, s'écrie : Eh bien, enfant rebelle, je t'accable de ma haine et de ma malédiction. Dès cet instant,

je ne suis plus ton père, dès cet instant mes biens appartiennent à Valdamir. Toi, fille ingrate, sors de mon palais; Valdamir voulut s'opposer à ce bouillant courroux, je le remerciai : Seigneur, lui dis-je, montrez-vous plus grand, plus généreux : retirez vous-même votre parole. — Penses-tu que je la lui rendrais? reprit mon père; d'ailleurs, rien ne pourrait apaiser mon ressentiment. Tu m'as bravé : jamais tu ne retrouveras le cœur paternel sensible à tes larmes, à tes prières, j'en jure, ... — O mon père! m'écriai-je en tombant à ses pieds, ô mon père, ne me maudissez plus; je quitte votre palais, jamais, jamais je n'y rentrerai. Je sortis en pleurant. Depuis, chère Catherine, depuis, mes pieds n'en ont pas touché le seuil.

Rentrée dans mon appartement, les larmes me suffoquèrent, je tombai sur un siége en proie au plus violent désespoir. Mes femmes

mêlaient leurs gémissemens à mes pleurs; elles s'occupaient à rassembler mes pierreries, et les objets précieux qui m'appartenaient. Quel triste moment, Catherine, que celui où l'on va quitter le toit paternel, surtout chargé du poids de la malédiction d'un père. Tout ce qui m'entourait me devenait cher; ces riches lambris, témoins muets des jeux de mon enfance, je ne les regardais plus qu'avec vénération : adieu, adieu, leur disais-je, je ne vous verrai plus. Ce palais, ces tapis que tant de fois j'avais foulés sous mes pieds, tout enfin excitait ma douleur et mes regrets. Funeste départ, ou plutôt fatal hymen!

Détestant la cause de ma misère, mon cœur ne respirait que haine pour Valdamir. Tout à coup ma nourrice désolée entra, et, se jetant à mes pieds, me conjure de lui accorder son pardon et la grâce de me suivre partout. O ma fille, disait-elle, ô mon en-

fant, quel mal je t'ai fait, en croyant te servir! quoi! mon Elisabeth, tu fuis sans regret ceux qui t'aiment si tendrement? Fais un effort, Elisabeth, épouse le Tartare. — Jamais! jamais! je lui voue une inimitié éternelle; ne m'en parle plus. — Et si j'allais trouver ce guerrier russe, si je lui disais qu'il est l'auteur des tourmens qui t'accablent? — Gardez-vous-en, Nariska, gardez-vous-en; quand j'offris ma foi à Chérémetef, j'étais riche, j'étais entourée des faveurs de la fortune. Aujourd'hui je suis pauvre, délaissée, bannie, chassée du palais de mes aïeux; je subirai mon sort avec courage. O mon père, avez-vous pu ordonner mon malheur. Ici je fus interrompue : une de mes femmes accourait me demander si je voulais recevoir Chérémetef; il me suppliait de l'entendre avant qu'il ne quittât le kan des Tartares pour se rendre près de son souverain.

L'émotion que je ressentis à ce message m'empêcha de répondre. Au même instant, ma nourrice espérant tout de cette entrevue, ordonna, sans me consulter, qu'il fût introduit sur-le-champ. Alors elle arrangea elle-même les boucles de mes cheveux, répara le désordre de ma toilette. Chère fille, me dit-elle tout bas, il t'aime. Ah! tu le mérites! Chérémetef entra et la bonne Nariska nous laissa seuls.

Après lui avoir fait signe de s'asseoir; j'attendis, les yeux baissés, qu'il m'expliquât le motif de sa visite. — Madame, dit-il après quelques momens de silence, je viens avec confiance près de vous; je viens savoir si les bruits répandus sont réels. Est-il vrai que vous rejetiez la main, les vœux de Valdamir? — Oui, seigneur. — On dit encore que votre père furieux... — On dit vrai; je suis chassée, je suis abandonnée par mon père. Bientôt sans asile, je vais errer loin des

lieux qui me virent naître. — Elisabeth, ajouta-t-il en tombant à mes pieds, si j'osais vous offrir un protecteur, un ami. Si vous daigniez accepter ma main, ma foi... — Eh, quelle sera ma dot, généreux Chérémetef? — Belle Elisabeth, je ne veux que toi, que toi que j'idolâtre. Tant que tu fus promise, je me suis tu, tant que tu fus heureuse, riche, que tu possédas une fortune immense, je ne me suis point présenté : devais-je te faire perdre tant d'avantages? Je n'ai que peu de richesses, de gloire à t'offrir, aimable Elisabeth ; mais, à défaut de richesses, je puis t'offrir un amour constant, durable, qui ne finira qu'avec ma vie. Tels étaient alors ses pensées, ses discours : Ah! que je fus heureuse de les entendre!

Des sentimens si généreux faisaient palpiter mon cœur; la plus vive joie le pénétrait. Eh! comment n'être pas orgueilleuse de recevoir les dons d'une main chérie;

comment en rougir? cependant devais-je en abuser? — Noble Chérémetef, dis-je, après avoir commandé à mon émotion, noble Chérémetef, je vous remercie; quelques heures plus tôt j'aurais mis tout mon bonheur à accepter votre main. Pour votre amour.. Ah! je l'accepte... il me tiendra lieu de tout ce que j'ai perdu: mais à présent je ne puis m'unir à vous. Oh, ne me pressez pas davantage. Faut-il vous le dire? je vous aime, vous révère et me sépare de vous. Abuserais-je d'un attachement éphémère? peut-être si j'étais riche, je pourrais vous appartenir alors... mais comptez sur mon éternelle gratitude, comptez sur des sentimens qui ne s'éteindront jamais. Adieu, adieu Chérémetef. Je voulus fuir, je sentais ma faiblesse; il m'arrêta: Elisabeth, dit-il gravement, vous ne pouvez quitter le palais de votre père, sans avoir un époux; vous devez au peuple de ces contrées l'exemple des vertus, des

mœurs, que dirait-on de vous? Laisserez-vous flétrir votre jeunesse par la calomnie? Elle ne manquera de vous poursuivre. On abusera de votre malheur; et ce front si noble, si pur, n'osera plus se lever avec orgueil. Ils diront : « Voyez Elisabeth, cette » fille adorée de son père, pour satisfaire » ses folles amours, elle abandonne son pa- » lais, sans craindre de déchirer les en- » trailles paternelles. » Non, chère Elisabeth, non je ne puis t'abandonner. — Chérémetef, répondis-je gravement, si j'étais assez faible pour me rendre à vos prières, n'aurais-je pas tout à craindre pour vous de la fureur de Valdamir? s'il allait porter sa main barbare sur vous, à quelle douleur ne serais-je pas en proie! Cessez de me presser; en insistant vous déchirez mon cœur. — Ne crains rien, fille adorée, reprit-il en me serrant dans ses bras, ne crains rien pour moi, il t'abhorre; il ne voudrait pas

même se venger. A présent, disait-il, je n'en voudrais pas même pour mon esclave. Il vient de partir; ton père va le suivre. —Quoi, mon père quitte sa patrie? ô malheureuse Elisabeth! fille coupable, ingrate! Allez, Chérémetef, allez vers lui, portez-lui ma douleur. Dites-lui..... non, j'y vais moi-même : je vais mourir à ses pieds ou le fléchir.

Je volai à l'appartement de mon père. Souvenir affreux! La porte en est fermée pour moi ; ses esclaves refusèrent de me laisser entrer. Désespérée, je tombai à genoux contre cette porte. Dans mon délire je m'écriai : pardon, pardon, mon père! Hélas il fut sourd à mes cris, à ma douleur profonde. O mon père, ô jour funeste, hélas! je ne t'ai plus revu! Mais, avant de quitter cette terre, tu oublias mes torts, tu accordas la bénédiction pa-

ternelle à ta fille repentante. Ta mémoire sera bénie éternellement par ton Elisabeth; oui, mon père, éternellement.

CHAPITRE XIII.

SUCCOMBANT bientôt à tant d'assauts multipliés, je m'évanouis. J'ignore si je fus longtemps insensible, mais quand je rouvris les yeux à la lumière, j'étais placée dans un traîneau, ma nourrice soutenait ma tête défaillante. Où suis-je? disais-je : pourquoi mon père n'est-il pas près de moi? Nariska me conjura de me calmer; sa voix me rappela tous mes malheurs : un cri perçant s'échappa de mon sein, et des larmes amères coulèrent sur mes joues flétries par la douleur.

Je demeurai tout le reste du jour immo-

bile, sans avoir une idée fixe : enfin le soir, lorsque nous arrêtâmes à une méchante auberge, je demandai à cette pauvre femme, qui alors était ma seule amie, où elle me conduisait; elle répondit que c'était à Moskou. Non, m'écriai-je enfin, non; mène-moi au fond de la Sibérie : que son affreux climat, que cette misérable contrée m'apporte bientôt la mort. Ah! je la souhaite avec ardeur! — Et Chérémetef, l'avez-vous oublié, ma fille? A ce nom, mille pensées contraires m'assaillirent, je la regardai avec tant de douleur que ses yeux se remplirent de pleurs. Je ne le verrai plus! dis-je à voix basse; cruelle, pourquoi m'avoir rappelé un si cher souvenir? Ah! Chérémetef, puisses-tu oublier la malheureuse Elibeth!

Ainsi se passèrent plusieurs jours. Plus je m'éloignais de la Crimée, plus le ciel triste et sauvage de la Russie augmentait la mélancolie qui me dévorait : ces glaces

éternelles portaient au fond de mon âme le dégoût le plus profond de la vie. Cet isolement surtout m'accablait; moi, qui depuis ma naissance avais toujours été entourée d'esclaves, de domestiques fidèles et dévoués, me trouver seule, seule au monde! Je regardais autour de moi, je n'apercevais que des yeux indifférens à ma douleur profonde; alors, alors je regrettai la maison paternelle; alors, peut-être j'aurais formé des nœuds détestés... Mais, hélas! il n'était plus temps, tout espoir de retour était anéanti.

Désespérée, et n'osant avouer mes tourmens, je passais les journées sans prononcer une parole, et les nuits à m'abreuver de larmes; jamais un nom trop cher ne s'échappait de mes lèvres, j'éloignais de ma pensée tout ce qui pouvait me le rappeler; quelquefois je l'accusais de cruauté... Il connaît mes malheurs, pensais-je, il m'oublie

cependant! Ah! je n'eusse point agi comme lui; il me semble que je ne l'aurais pas abandonné... Hélas! je suis pauvre, délaissée... Prend-on pitié de l'infortune? et mon cœur se serrait, et ma douleur s'augmentait encore s'il était possible.

Nous n'étions plus qu'à deux journées de Moskou, et déjà les routes étaient moins désertes, lorsque je me hasardai à demander à ma bonne Nariska, ce que nous allions devenir dans cette immense cité. Tu le vois, lui dis-je, nous ne possédons aucun ami; si encore nous avions un asile en arrivant... ma nourrice ne répondit rien, seulement ses regards se portèrent sur un tourbillon de poussière qui s'élevait à peu de distance de notre chariot. Mes yeux suivent la direction des siens : ô bonheur! ô doux moment! je distingue l'air noble, la taille majestueuse de celui que j'accusais... Na-

riska, m'écriai-je, le voilà! et je m'évanouis.

En reprenant mes sens, je me trouvai dans les bras de Chérémetef; timide je m'en éloignai vivement. Elisabeth, me dit-il, ne veux-tu donc pas être à moi? tu me hais peut-être? Que pouvais-je répondre? je pleurai.

Nous nous étions arrêtés dans un pauvre village; Elisabeth, ajouta Chérémetef, tu ne peux paraître à Moskou sans avoir subi le joug de l'hymen. — S'il est vrai que tu m'aies vu d'un œil favorable, ne sois pas insensible à mon amour: prends pitié de toi, sauve ta réputation... Elisabeth, tu le dois, il le faut... — Chérémetef, répondis-je en lui présentant la main, puisque mon malheur ne vous effraie pas,... elle est à vous... généreux Chérémetef, ah! ma vie vous sera consacrée! jamais je n'oublierai tant d'a-

mour !... J'ai tenu ma promesse ; mais lui, lui ! pense-t-il encore aux jours heureux de notre hymen ? Ah ! son ivresse, son délire, tout, est effacé de sa mémoire... moi... tout est là... mets la main sur mon cœur, Catherine, vois comme il bat au nom de Chérémetef !

Deux heures après je lui appartenais. Crois-moi, jeune fille, c'est le seul instant de bonheur que j'aie jamais goûté. Depuis, l'affreuse jalousie est entrée dans mon sein... le ciel devait me punir... j'avais abandonné mon vieux père.

Un autre sujet de douleur vint encore m'accabler. Je ne pus devenir mère, chaque jour Chérémetef m'en témoignait le désir, hélas ! le Tout-Puissant refusa d'accorder à mes prières, à mes larmes, un héritier du nom de mon époux. Oh, que j'ai répandu de pleurs ! que de fois la nuit m'a surprise aux pieds des autels ! que de

fois le remords est entré dans mon âme ! avec quelle ardeur j'invoquais le pardon de mon père ! Un moment sa rigueur fut désarmée ; revenant à des sentimens plus doux, il leva la malédiction qu'il avait lancée sur ma tête ; il me rendit toutes mes richesses, mais non pas son amour ! avec quel plaisir j'allai en faire part à mon époux bien aimé ! quelle réponse je reçus ! non, j'amais je ne puis l'oublier. — Élisabeth, à quoi servent ces biens, cette immense fortune ; à qui la transmettrons-nous ? votre père eût mieux fait de ne pas vous maudire. Il appela la vengeance céleste sur votre tête, et je suis puni de votre désobéissance. Grand dieu, et je ne mourus pas ! Depuis ce jour, en proie à tous les genres de tourmens ; jalouse, injuste, malheureuse, je me déteste, et ne puis vaincre mon fatal amour, hélas ! ni surmonter ma funeste frénésie. Voilà, jeune Catherine, voilà

l'existence de celle dont on envie les honneurs et la fortune... Elle est heureuse, dit-on; son époux est au faîte des grandeurs, c'est un héros! oui... quelquefois j'en rougis... Je regrette sa valeur, je tremble qu'une autre.. Eh! qui ne l'aimerait? — Catherine, excuse ma faiblesse, j'aime... et mon époux me voit avec froideur, indifférence cruellement punie... Telle est la cause de la jalousie dont je suis dévorée.

La veuve d'Ulric employa tous ses soins à rassurer Elisabeth. Sa jeune raison lui indiqua les consolations nécessaires pour calmer cette âme impétueuse. Bientôt entraînée par sa douce persuasion, l'épouse de Chérémetef promit d'abjurer sa faiblesse et de dompter, s'il lui était possible, des sentimens qui contribuaient à faire son malheur et celui de son époux.

Quelques heures s'étaient écoulées, déjà le soleil s'éloignait de l'horizon; Catherine

fit observer que la nuit approchait, et qu'il était temps de songer à son départ. Elisabeth écrivit alors la lettre qui devait servir à la faire recevoir chez le prince Menzikof.

Tout était prêt, on n'attendait plus que l'instant où tout le monde serait retiré, lorsque Chérémetef furieux entra dans l'appartement de son épouse. — Madame, dit-il, que viens-je d'apprendre ? On dit que vous vous êtes permis de donner des ordres dans ma maison ? On dit que vous avez dépouillé cette jeune femme de la place dont je l'avais revêtue. De quel droit, s'il vous plaît ? — J'ai pensé, seigneur, que la décence ne permettait pas. — La décence, murmura-t-il tout bas. — Oui, seigneur, j'ai préféré l'avoir auprès de moi ; Catherine elle-même ne s'y est pas opposée. — Est-il vrai, Catherine ? — Il est vrai seigneur. — Mais ses services me plaisaient à moi ;

pourquoi m'en privez-vous, madame? — Seigneur... et des pleurs couvrirent la figure d'Elisabeth. — Toujours des larmes, dit Chérémetef avec impatience. — Seigneur, si mes services ont eu le bonheur de vous plaire, je demande pour unique récompense, que vous daigniez briser mes fers. Souffrirez-vous qu'une esclave habite le même appartement que votre noble et belle épouse? Une esclave à ses côtés! brisez donc mes fers, Chérémetef, soyez généreux, accordez-moi une grâce après laquelle je soupire avec ardeur depuis bien longtemps. — Oh, daignez, madame, daignez joindre votre voix à la mienne: il est impossible que le grand Chérémetef, l'orgueil de sa patrie, son héros, reste insensible à nos prières réunies. Et Catherine fléchit le genou. Doit-elle se trouver humiliée de cet action si elle peut servir à lui faire obtenir sa liberté? Loin de sa belle

âme le sot orgueil d'en rougir. Le général, confus, la relève aussitôt : Veuve d'Ulric, dit-il avec gravité, tu es libre, Chérémetef s'estime heureux de pouvoir contribuer à ton bonheur. Surtout, jeune femme, n'oublie jamais celui qui rompit tes fers : voilà tout ce qu'il exige de toi. Un rayon d'une joie céleste embellit la figure de Catherine, son cœur palpita de plaisir. Elle est libre, elle s'appartient ! Chérémetef allait s'éloigner : seigneur, dit-elle, je puis donc disposer de moi sans votre consentement ? — Que voulez-vous dire, Catherine ? — J'ai voulu m'en assurer. Si j'avais quelque mécontentement, je pourrais par conséquent choisir un autre asile sans encourir votre haine ? — Oui, mon enfant. — Je respire, je suis tranquille. Le feld-maréchal la regarde avec des yeux inquiets ; mais elle baisse les siens, il ne put y découvrir ce qui se passait dans l'âme de celle qu'il venait d'affranchir.

CHAPITRE XIV.

Lorsqu'elles furent seules, Elisabeth lut à Catherine la lettre adressée à Menzikof; la voici :

Elisabeth, épouse du feld-maréchal Chérémetef au prince Menzikof,

Très-aimé Cousin,

« Je recommande à vos bontés, ainsi qu'à » celles de votre épouse, une jeune Sué- » doise à laquelle je porte le plus vif inté- » rêt : des raisons importantes, et que je

» ne puis tracer ici, me forcent à l'éloigner
» de ma personne. Cependant elle emporte
» mon estime, mon amitié, ma recon-
» naissance même. Traitez-la comme vous
» aimeriez à me traiter; aimez-la surtout,
» elle le mérite, et ce n'est qu'à regret que
» je me sépare d'elle; mais il le faut, elle-
» même le désire. ELISABETH. »

Après cette lecture, Catherine se disposa à quitter le château. L'épouse du feld-maréchal la prit dans ses bras et la serra plusieurs fois sur son sein: adieu, dit-elle, noble et belle créature, adieu, toi qui fus la première à compatir à ma douleur cruelle: toi seule as ranimé l'espoir dans ce cœur abattu, toi seule enfin m'as fait espérer que le bonheur pouvait encore luire pour Elisabeth. Pars, et que le ciel te comble de bénédictions. Ah! tu ne seras jamais aussi heureuse que je le souhaite. Mes vœux te

suivront partout... tu me pardonnes, n'est-il pas vrai? La fille adoptive de Gluck sourit; madame, dit-elle, à présent je puis avouer que je craignais la colère du général... J'étais son esclave, et je tremblais sans cesse qu'il n'abusât de sa puissance; à présent, heureuse, rassurée par vos bontés, soutenue par votre estime, je m'abandonne au destin: le ciel me protégera. Mais, madame, que direz-vous à Chéréméteff lorsqu'il me demandera? — Je dirai que tu as voulu nous quitter... — Vous croira-t-il, madame? — Catherine, as-tu quelques regrets? — Oh, non, noble Elisabeth, oh, non; adieu; je pars. Aussitôt elle franchit les degrés, et se trouva dans la cour où un esclave l'attendait avec deux chevaux. Catherine sauta légèrement sur celui qui lui fut présenté, et, guidée par l'esclave, sans autre lumière que celle des étoiles, se mit en route. A peine ont-ils fait quelques pas,

que le bruit retentissant des tambours, les sons aigus des trompettes frappent leurs oreilles. Écoutons, dit Catherine, que signifie ce tumulte au milieu de la nuit ? L'ennemi approche peut-être ; attendons. Ils s'arrêtèrent. Les sons deviennent plus distincts, on entend les pas des chevaux ; plus de doute ; l'armée se met en mouvement. Craignant de tomber entre les mains d'une soldatesque brutale, Catherine se décide à retourner près de l'épouse de Chérémetef.

Elle venait d'entrer dans l'appartement d'Elisabeth, lorsque le feld-maréchal arriva : — Madame, dit-il avec hauteur, le Czar vient d'ordonner la levée du camp, ainsi nous partons. Je pense que vous n'avez aucun besoin de Catherine ; elle m'est nécessaire pour veiller sur mes gens, je l'emmène et la conduis à mon château de Moldavie.

— Seigneur, dit à son tour l'orpheline, je n'irai point. Je suis libre et ne quitterai pas votre épouse. — Tu n'iras point, dit-il avec emportement, tu n'iras point ? et si je t'y forçais ? De qui depends-tu ? — De moi : vous m'avez rendu la liberté... — Quelle est ma récompense ? un affront ! Sans doute, tu suis les conseils qu'Elisabeth t'a donnés; tu te plais à m'insulter, à me braver..... — Non, seigneur : seulement je dois vous dire que les mœurs seraient blessées, si je marchais à votre suite. Que dirait-on ? — qui oserait me blâmer ? — Personne; mais on me plaindrait de n'être pas maîtresse de ma volonté. Je resterai. — Catherine, crains de m'offenser... — Seigneur, je défends le seul bien que je possède au monde, mon honneur, ma vertu ; Chérémetef voudrait-il me les ravir... Chérémetef voudrait-il mériter ma haine ? — Peu importe ! obéis. Catherine s'aper-

cevant que la colère l'aveuglait, se retira sans lui répondre.

Resté seul avec Elisabeth, son courroux s'exhala en imprécations. Ce n'est plus cet homme orgueilleux qui voulait cacher à tous les yeux le sentiment qui l'animait, c'est un homme qui se croit offensé, à qui ce même orgueil ne laisse goûter d'autre bonheur, d'autre espoir, que celui de se venger d'un affront qu'il croit avoir reçu.

Elisabeth, la triste Elisabeth versait des larmes, sa poitrine, son visage en étaient inondés : pas une plainte ne s'échappait de sa bouche : que pouvait-elle dire ? Sa douleur ne lui permettait pas de proférer un mot, tant son cœur était déchiré. Les pleurs d'une femme qu'il avait tant aimée le touchèrent enfin. Honteux de son emportement, rougissant de sa conduite, son âme grande et généreuse forma aussitôt

la résolution de ne plus causer de déplaisir à celle qui, sans balancer, lui sacrifierait sa vie. — Elisabeth, dit le général en lui prenant la main et la serrant dans les siennes, Elisabeth, j'ai tort, pardonne-moi; oublie mon erreur, ma faiblesse, je te jure de les réparer... — Chérémetef, ne jurez pas, promettez, je compte sur votre parole; n'est-elle pas sacrée? — Mon amie, je l'avoue, et je m'accuse moi-même; j'aimais Catherine... Eloigne à jamais de nous cette cause de désordre; place cette jeune femme, surtout; ne la hais point: elle est vertueuse, elle a toujours rejeté mon amour..... ainsi accorde-lui ton estime. — Seigneur, cette Catherine, cette Suédoise, celle que dans mon superbe dédain je nommais vile esclave, m'a fait rougir de mes fureurs. Combien son cœur est noble et généreux! Elle-même me supplie de la bannir des lieux que vous habitez. Elle

préfère le malheur, elle veut me rendre la tranquillité que sa présence a troublée. Oui, Chérémetef, je lui ai promis d'accueillir à l'avenir mon époux avec douceur et complaisance; c'est à elle que je devrai les jours heureux qui vont luire pour moi ! — Je t'avais bien jugée, aimable Catherine, dit le général; quoi qu'il en soit, éloigne-la de nous. L'homme est sujet à faiblesse : place-la chez quelque prince. Là peut-être trouvera-t-elle un époux qui la tirera de l'abjection où le sort l'a placée. — Si je l'envoyais auprès de Natalie, femme de Menzikof, répondit Elizabeth ? — Tu as rison, écris au favori; je ne te prescris pas, ma tendre amie, les présens que tu dois faire à cette jeune veuve, je m'en remets à ta générosité. Songe que je ne veux plus la revoir; car enfin je l'aime... peut-être serais-je devenu coupable. Adieu, Elisabeth, mon devoir m'appelle; tu me sui-

vras, je compte sur ta présence. Un baiser pris sur ses lèvres charmantes scella la paix entre le feld-maréchal et la tendre Elisabeth.

Son cœur palpitait de joie et d'amour. Que de grâces n'a-t-elle pas à rendre à celle qu'elle dédaignait il y avait peu d'instans. Son époux reconnaît ses fautes, il revient à elle. O bonheur ! ô douce ivresse! Pleine d'espérance, l'âme soulagée, Elisabeth se rendit à la chambre de Catherine.—Chère fille, lui dit-elle, ne crains plus pour moi la colère de Chérémetef, il me supplie de lui pardonner ses erreurs ; il sent sa faiblesse et consent que tu t'éloignes. Le veux-tu toujours, mon aimable enfant? Parle sans crainte, explique-toi. — Malgré le regret que j'ai de vous quitter, madame, je le veux et je le dois : excusez ma franchise ; mais vos soupçons pourraient peut-être alors se réveiller; et quelle que fût l'austérité de ma conduite,

vous n'en seriez pas moins disposée à me haïr, à me blâmer : j'accepte donc avec reconnaissance vos recommandations. Ah ! je ne suis pas seule au monde, puisque Elisabeth m'estime et daigne me protéger. — Oui, chère et noble Catherine, oui, compte toujours sur elle. En terminant ces mots, l'épouse de Chérémetef l'embrassa plusieurs fois, ses pleurs mouillèrent les joues vermeilles de la jeune veuve, qui, aussi émue, détourna la tête pour lui dérober des larmes d'attendrissement. Deux esclaves furent chargés de l'accompagner jusqu'à Moskou, et de la remettre aux mains de Menzikof. Le cœur gonflé de soupirs, l'âme oppressée, Catherine monta son coursier, et s'éloigna lentement du château où résidait la seule amie qui lui restait sur la terre.

FIN DU PREMIER VOLUME.